

LOLOTTE

ET

FANFAN,

OU

LES AVENTURES DE DEUX ENFANS

ABANDONNÉS DANS UNE ISLE DÉSERTE,

*Rédigées & publiées sur des Manuscrits Anglais,
par M. Ducray-du-Minil.*

SECONDE ÉDITION,

*Revue & corrigée avec soin, & augmentée de
deux Gravures.*

L'Être Suprême veillait sur ces deux innocentes créatures, aussi précieuses à ses yeux que les Rois & les Princes du monde. *Première Partie, page 23.*

TROISIÈME PARTIE.

A CHARLE'S-TOWN,

ET se trouve à PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue
des Noyers, N^o. 33.

1788.



LOLOTTE ET FANFAN,

O U

LES AVENTURES

*De deux Enfans abandonnés dans
une Isle déserte.*

TROISIÈME PARTIE.

S O M M A I R E.

CE QUI ARRIVA A LOLOTTE ET
FANFAN, APRÈS LEUR SORTIE DE
L'ISLE INCONNUE.

CHAPITRE I.

*Nouvelles douleurs, l'embarquement,
la colonie Baïtienne.*

A I N S I la fortune se joue des
fragiles résolutions des hommes :
III. Partie.

A 3

Ainsi les projets les mieux conçus , les mieux digérés , sont renversés par des événemens que toute la prudence humaine ne peut prévenir ni même concevoir ! quelle bisfarrerie dans le partage des destinées ! Deux enfans sont abandonnés dans l'âge le plus tendre ; ils n'ont qu'un ami ; il meurt de ses blessures. La providence leur envoie un consolateur , un instituteur zélé qui polit leurs mœurs sauvages , éclaire leur esprit , développe en eux le germe des talens , leur apprend l'art de tracer des caractères , & sur-tout à connaître & à servir l'Être suprême ; c'est pour eux un père , un père respectable ; ils le chérissent , & se flattent , sous sa conduite , de vivre bientôt avec des hommes , de revoir peut-être leurs parens , leur pays natal ! Vain espoir ! au moment où il leur est le plus nécessaire , ils le perdent , & ils le perdent pour avoir écouté & suivi un mouvement de reconnaissance ! Mais comment l'ont-ils perdu ? Qu'est-il devenu ? Qui l'a

enlevé, lui & Jerwik ? Quel est ce bruit semblable au tonnerre qu'ils ont entendu & qui les a glacés d'effroi ? La pirogue est encore à flot, sur le bord du rivage, attachée avec un cable, ils ne sont donc point partis ? Peut-être font-ils encore dans l'Isle ; mais ils entendraient leurs petits amis, ils leur répondraient ; ils n'auraient point la cruauté de les laisser se désespérer ! que penser, que présumer de leur silence ? Ont-ils été tués ? Mais par qui ? Le Lecteur doit faire toutes ces réflexions, & c'est à moi à éclaircir cette fatale aventure, qui, comme il va bientôt le voir, jeta nos héros dans un abîme de malheurs.

LOLOTTE & Fanfan, les mains tendues vers le ciel invoquant l'Auteur de la nature, & faisant retentir les échos de leurs cris lamentables, couraient tout le rivage çà & là, sans savoir où ils allaient. Ils arrivent à une pointe de roches qui, les arrê-

tant tout-à-coup , met quelque trêve à leur désespoir. Frère , dit Lolotte , j'ai une idée que nous les trouverons derrière ces rochers. Eh bien voyons , répond Fanfan ; & les voilà qui gravissent , qui gravissent jusqu'à ce qu'ils en aient atteint le sommet. Alors , leur vue embrassant une plus grande étendue de l'Océan , ils apperçoivent dans l'éloignement un petit navire qui s'éloignait avec la plus grande rapidité ; cette vue accroît leur douleur ; ils ne doutent point que leurs bons amis ne soient dans ce petit navire , & que des nègres ou des ennemis ne les aient arrachés de leur Isle. Quand ils ont bien regardé ce fatal bâtiment jusqu'à ce qu'il ait disparu tout-à-fait à leurs yeux , ils descendent tristement sur le bord de la mer par un coteau que la nature avait elle-même creusé dans le roc. Mais quel affreux spectacle frappe soudain leurs regards !.... Un cadavre défiguré & gisant sur le sable ! Il est couvert de sang ; sa mâchoire supérieure & son crâne

paraissent avoir été emportés ; il est impossible de le reconnaître..... Quelle est cette malheureuse victime ? Est-ce Milord Welly ? Est-ce Jerwik ?..... Ses vêtemens , en lambeaux & couverts de poussière , ressemblent assez à ceux du généreux Milord ; il est de sa même taille , à peu près fait comme lui ; quel sinistre soupçon s'élève dans l'ame de nos deux enfans ! Lolotte est tombée évanouie , tandis que Fanfan examine ce corps inanimé , & cherche des indices qui puissent déduire ou augmenter la terreur dont il est frappé.

CEPENDANT Milord a les mains brûlées & calleuses , celui-ci les a plus petites & plus douces ; Milord n'est point chauffé , celui-ci l'est ; Milord ne porte que des vêtemens de matelots , & celui-ci paraît couvert de pièces d'étoffes à la manière des Européens. Ce n'est pas Milord ; non sans doute , ni Jerwik non plus ; Jerwik est bien plus petit & presque nud ; mais quel est donc cet infortuné ?

Qui l'a privé de la vie?..... Fanfan ramasse à ses côtés une arme garnie d'un petit canon, & dont la forme lui est tout-à-fait étrangère. Est-ce cette arme qui l'a privé du jour? Oh oui : c'est apparemment ce que Milord appelle un pistolet, & qu'il leur a dépeint tant de fois. Pour achever de s'éclaircir, Fanfan le fouille, & trouve sur lui un méchant porte-feuille, un couteau, une pipe, des bijoux d'or & garnis de diamans, & quantité de pièces monoyées à peu près semblables à celles que l'on avait autrefois trouvées sur Derly. Fanfan rassuré serre le tout, sans autre examen, dans une espèce de pli que formait la peau dont il était vêtu; puis, donnant tous ses soins à Lolotte, il parvient à lui rendre ses esprits, & à calmer ses craintes sur le compte de Milord.

BIENTÔT ils fuient ce spectacle d'horreur, & s'acheminant vers l'endroit du rivage où leur pirogue est attachée, ils s'arrêtent pour réfléchir

sur le parti qui leur reste à prendre dans cette fatale conjoncture. Ils avaient près de quinze ans ; à cet âge on commence à secouer les liens de l'enfance , & à concevoir des projets fermes & solides. Fanfan propose à Lolotte de s'embarquer dans la pirogue , & de manœuvrer à tout hasard pour retrouver leur cher protecteur. La sœur y consent , & sur le champ ils entrent dans la petite chaloupe , en coupent le cable , & s'abandonnent à la providence.

O sage providence !..... tu veillais sur eux , tu leur servais de pilote. Hélas ! si l'on ne connaissait ta bonté tutélaire , verrait-on sans frémir deux enfans s'exposer , sans aucune connaissance de la navigation & dans un frêle batelet , à toute l'inconstance d'un élément qui confond si souvent & l'espoir de la cupidité , & la prudence du plus habile navigateur.

A PEINE la pirogue fut-elle libre ,
A 6

qu'elle s'éloigna comme un trait. Lolotte voyant fuir le rivage devant elle , fit un cri sinistre , & voulut y retourner ; mais il n'était plus tems , il fallait suivre les révolutions des flots , & Fanfan , qui affectait lui-même la plus grande fermeté , employa toute son éloquence pour rassurer sa sœur , & y parvint. Bientôt *un vent de terre* , qui s'éleva , les poussa bien avant en mer , & fit disparaître leur chère Isle à leurs regards.

CEPENDANT le soleil avait parcouru plus de la moitié de sa carrière. Le tems , qui jusqu'alors avait été *grand* , c'est - à - dire favorable , se charge tout-à-coup ; d'épaisses brumailles obscurcissent les airs ; quelques *grains* de pluie annoncent une prochaine tempête ; la mer courte , agitée par des lames , menace le petit bâtiment d'un banc peut-être dangereux ; toute la nature enfin paraît se préparer à une grande révolution. Fanfan inébranlable , tenant Lolotte par la main ,

s'efforce, par les discours les plus forts, de lui prouver qu'il n'y a pas de danger. Celle-ci, ranimée par ses conseils & son exemple, prend son parti, & se détermine à mourir s'il le faut. Mais leur terreur ne fut pas de longue durée. Le gros tems, qui dura jusqu'au milieu de la nuit, s'éclaircit & fit place à la lune, qui, réfléchissant dans les ondes son disque argenté, vint rassurer nos pauvres voyageurs immobiles, & aussi embarrassés sur le liquide élément, que le fut jadis le premier navigateur.

MAIS que devinrent-ils, lorsqu'ils crurent remarquer au sommet de la perche qui leur servait de mât, une espèce de lumière assez semblable à celles qui brillent quelquefois sur le bord des étangs! Ils pâlirent, se serrèrent l'un contre l'autre, & n'ayant jamais entendu parler du *feu saint-Elme*, ils crurent que le feu du ciel allait les consumer eux & leur pirogue, pour les punir d'une

entreprise téméraire, exécutée sans réflexion & au péril de leur vie. Tout le tems que brilla l'aigrette électrique, suite naturelle du grain qu'ils venaient d'éprouver, ils restèrent inanimés, sans pouvoir pleurer ni parler.

CE n'était pas-là pourtant tout ce qui les effrayait. Il y avait des momens où leur petit voilier s'élevait, s'abaissait, chavirait, & menaçait de *faire capot*; ils voyaient le gouffre s'entr'ouvrir pour les abîmer; la mort s'offrait sans cesse à leurs timides regards; ils la voyaient, & s'étonnaient même de ne l'avoir pas encore rencontrée dans les flots. Ils furent trente heures dans ces anxiétés, ne sachant où ils allaient, osant à peine remuer, & prenant, par nécessité, quelque nourriture, dont on fait que leur pirogue était pourvue.

LE SOLEIL allait se cacher dans l'Océan, lorsqu'il s'éleva un vent du

large , qui les porta vers une côte qui leur parut déserte au premier coup-d'œil , mais où ils distinguèrent , en approchant , des hommes accourant en foule sur la rive pour les examiner. Cette vue les réjouit ; les insulaires , qui étaient blancs , bien loin de les effrayer , leur inspiraient de la confiance. Ils espéraient , par leur moyen , apprendre bientôt des nouvelles de Milord Welly & de Jerwik , comme si toute la terre était obligée de les connaître ; d'ailleurs , la mer commençait déjà beaucoup à leur déplaire , & même à les incommoder ; ils s'aimaient de joie en voyant la terre , des hommes , & se promettaient bien de ne plus s'exposer seuls aux dangers qu'ils venaient de courir.

QUAND ils furent près de la côte , une petite chaloupe vint les prendre & les mener à bord.

Qu'on juge de l'étonnement des insulaires , en voyant deux enfans à

moitié nuds , seuls dans une pirogue artistement faite , & munie de toutes sortes de provisions ! Chacun leur faisait mille questions auxquelles ils répondaient en anglais par : avez-vous vu Milord Welly & Jerwik ? Connaissez - vous Milord Welly & Jerwik ? Où sont-ils ? Nous les cherchons. Par pitié , conduisez-nous à eux , &c. &c..... Les insulaires , qui étaient Espagnols , n'entendaient rien à ce langage ; mais un deux , qui savait l'anglais , leur servit d'interprète , & répondit à toutes leurs questions. Au bruit de leur arrivée , tous les habitans vinrent en foule sur le rivage , & leur prodiguèrent mille caresses. Les hommes embrassaient Lolotte , les femmes ne se laissaient point de regarder Fanfan ; chacun leur fit fête & les conduisit en triomphe jusqu'au palais du Gouverneur , qui les considéra avec surprise , & leur témoigna qu'il prenait à eux le plus vif intérêt. Lolotte & Fanfan , étourdis de tout ce qu'ils voyaient & entendaient ,

ne répondaient que par des monosyllabes où toujours Milord Welly était pour quelque chose. On leur répondait qu'on ne le connaissait pas ; ils voulaient absolument qu'on le connût & qu'on leur en donnât des nouvelles. Après mainte & mainte questions , le Gouverneur, qui savait l'anglais , les fit asseoir & leur tint ce discours :

« MES enfans , vous me paraîsez tous deux aimables & spirituels ; restez avec moi ; je suis Roi & Souverain de San-Verrado , l'une des Isles Lucaies. Celle-ci , inconnue en Europe , est à moi ; j'en fis la découverte il y a douze ans ; j'y ai établi une colonie dont je suis le chef ; restez à ma Cour , vous y serez bien traités , & à coup sûr vous ne regretterez pas le séjour que vous avez quitté. Quant à ce Milord Welly qui paraît tant vous intéresser , je le ferai chercher , ne vous en inquiétez plus ; je vous en donnerai des nouvelles sous peu..... Ces pauvres enfans !....

Comment vous nommez-vous ? Savez-vous votre nom ? -- Oui ; je m'appelle Fanfan. --- Et vous ? -- Lolotte. -- Eh bien ! Lolotte qu'elle est intéressante : Venez donc , venez près de moi..... Vous me craignez , est-ce que j'ai l'air méchant ?..... -- Non. --- Eh bien , approche-toi donc de moi , je veux te faire un fort.... un fort !..... oh ! tu seras bien heureuse ici , & toi aussi , Fanfan , & toi aussi ».

A CES MOTS, il leur fit servir un superbe repas , se mit à table avec eux , & leur prodigua les plus tendres attentions , sur-tout à Lolotte , dont la jeunesse , les graces & la beauté avaient déjà fait sur son cœur la plus vive impression.

Nos deux Sauvages mangeaient fort peu : ils avaient trop de chagrin ! Toute leur attention se fixait sur ce qui les environnait. C'était les bougies , & puis les plats , & puis les mets , & puis le service , & puis les

vêtemens des insulaires : tout les intéressait , tout les frappait. Cependant leur appetit se réveilla un peu ; ils mangèrent , burent , & tout cela sans parler , sans même répondre aux questions du Gouverneur , qui ne se lassait point de les regarder , sur-tout Lolotte.

QUAND le souper fut fini, *Dom Lescar de Ribeira* les fit passer dans un autre appartement, & pria Fanfan de lui raconter ses aventures. Il s'en acquitta avec toute la grace imaginable , n'omit aucune circonstance , parla de Milord Welly , en fit le plus grand éloge , & finit par témoigner & le regret qu'il avait de l'avoir perdu , & combien il se trouverait heureux de le retrouver.

DON Lescar , qui l'avait écouté attentivement , remarqua dans son récit le nom de Derly , qui l'avait singulièrement frappé. Il se rappelait confusément que quelqu'un lui avait plusieurs fois prononcé ce nom , &

fit , à ce sujet , à Fanfan mille questions , dont il ne retira pas de plus grands éclaircissemens. Ensuite il leur raconta sa propre histoire en ces termes :

« JE SUIS né à Saint-Domingue , d'une famille honnête. Mon père m'ayant destiné de bonne heure au service , le Gouverneur de l'Isle espagnole me chargea d'une expédition délicate , dont je m'acquittai avec toute l'adresse qu'elle exigeait. Je revenais couvert de gloire & d'argent , lui rendre compte de mes succès , lorsque ce méchant homme , par jalousie , ou par quelque autre motif que je n'ai jamais pu deviner , s'avisa de me trouver des torts , & de m'accuser aux yeux de l'Amirauté. Bientôt je me vis décrété & renfermé dans une étroite prison. Indigné d'un traitement que j'avais si peu mérité , je trouvai le moyen d'intéresser pour moi quelques amis zélés , qui , après avoir gagné mes surveillans , me tirèrent une nuit de mon cachot ,

& me jetèrent dans un vaisseau, qui soudain mit à la voile, & nous éloigna pour jamais d'une ingrate patrie où l'on avait si mal reconnu mes services ».

» REVENU à moi, j'embrassai mes libérateurs, & leur demandai où ils me conduisaient. L'un d'eux, Anglais d'origine, & mon intime ami, me répondit que j'étais le maître de choisir l'endroit où je voulais me retirer, qu'il se trouvait heureux d'avoir pu me mettre en liberté, & que pour lui, son dessein était depuis long - tems de se rendre à Charles - Town, où il avait laissé quelqu'un qui lui était bien cher. Eh bien, lui dis-je, allons à Charles-Town ; j'y attendrai dans le sein de l'amitié que l'on m'ait rendu justice à Saint-Domingue, & que j'y puisse reparaître sans danger ».

« Les autres entièrement soumis à Georges Blak, & qui tous quittaient leur patrie pour différens méconten-

remens , applaudirent à ce projet ; en conséquence , le Pilote dirigea vers la Caroline , & nous ne pensâmes plus aux chagrins passés. Vers la hauteur du lac de Bahama , nous fûmes accueillis d'une violente tempête , qui nous balotta huit heures. Nous avions hissé nos voiles , mais les vents , qui se contrariaient , ayant rompu nos vergues & nos hunes , nous nous vîmes obligés de nous abandonner au hasard , sans pouvoir manœuvrer en aucune manière. A la fin , le calme ayant régné sur l'onde , nous nous trouvâmes près d'une Isle qui nous parut déserte , & où nous résolûmes de mouiller pour faire eau , & réparer notre mâture , qui était dans le plus pitoyable état ».

« PENDANT que nos charpentiers travaillaient avec ardeur , nous nous avançames dans l'Isle pour reconnaître le terrain. Elle était absolument inculte & inhabitée. Le Pilote nous assura que nous étions dans une des Isles Lucayes ; Christophe Colomb

n'en a guère découvert que quatorze, mais on fait qu'il en existe davantage (*). Eh quoi, lui dis-je, serions-nous si près de Bahama, de Lucayonèque. Assurément, me répondit-il, & nous nous sommes même fort peu écartés de notre route. Il me vint soudain l'idée la plus singulière : Eh mais, dis-je à mes camarades, cette Isle est déserte, qui nous empêche de nous y établir, d'y fonder une colonie ? Tous furent de mon avis, excepté Georges-Blak, qui avait ses raisons pour désirer un prochain retour à Charles - Town. Il nous promit cependant, s'il n'y trouvait plus la personne qu'il y avait laissée depuis deux ans, de revenir vivre avec nous, & de ne jamais nous quitter ».

« PAR complaisance pour lui, nous remîmes à la voile, & nous arrivâmes

(1) Tout le monde fait qu'en 1492, époque de la découverte de l'Amérique, les Lucayes furent les premières Isles qui s'offrirent aux yeux de Christophe Colomb.

quatre jours après à Charles - Town ; où Georges apprit que la jeune personne qu'il cherchait , en était partie depuis dix-huit mois. Il se ressouvint alors de la parole qu'il nous avait donnée , & nous revînmes ici , où , à force de travail & de courage , nous parvînmes à défricher le terrain , & à nous bâtir des demeures commodes. Cependant , nous n'avions point de femmes , & nous n'étions pas disposés à nous en passer. Je me rappelai le stratagème dont s'étaient servis autrefois les Romains pour enlever les Sabines. En conséquence , nous étant rendus à Cuba , comme des voyageurs qui voulaient visiter l'Isle , nous donnâmes , une nuit , une fête aux dames , à bord de notre vaisseau. Elles y vinrent au nombre de cinquante , avec quelques cavaliers. Au milieu de la fête , nous levâmes l'ancre , & cinglâmes à force de voiles , sans faire attention à leurs cris , à leurs larmes , ni à leurs prières. Arrivés ici , nous les épousâmes , & depuis nous avons vécu heureux & indépendans.

indépendans. Quant aux commodités de la vie, nous les avons à souhait. Si nous manquons de quelque chose, plusieurs des nôtres se mettent soudain en mer, & nous rapportent toujours du butin. Voilà comme nous sommes ici, mes enfans; il ne tiendra qu'à vous d'y rester, & de partager notre état & notre bonheur ».

DON Lescar de Ribeira termina ainsi son récit, qui indigna Lolotte & Fanfan. Ils virent clairement que cette colonie n'était composée que de brigands, d'écumeurs de mer & de femmes perdues. Quelque couleur qu'eût donné Don Lescar à ses malheurs & à son établissement, nos jeunes sauvages avaient démêlé la vérité, & frémissaient déjà, de penser qu'ils allaient vivre avec de tels scélérats.

CEPENDANT on les conduisit chacun dans un appartement fort commode, où ils furent libres de se livrer aux douceurs du sommeil. Lolotte &

III Partie;

B

Fanfan auraient bien désiré habiter la même chambre ; mais le Gouverneur n'y voulut jamais consentir. Ce fut la première fois qu'il les affligea. Hélas ! il leur réservait bien d'autres chagrins !

CHAPITRE II.

*La Mère infortunée ; la Vengeance ,
la Promenade.*

FANFAN & Lolotte dormirent fort peu. Désolés de leur séparation , inquiets sur le sort de Milord , ils furent agités de milles songes sinistres qui les épouvantèrent & les réveillèrent au point du jour.

FANFAN , levé le premier , courut soudain chez sa sœur , qui versa des larmes aussitôt qu'elle le vit. Qu'as-tu Lolotte à pleurer ? -- Rien , mon frère. -- Mais encore ?.... -- Je ne fais : tout m'effraye ici , je crains que nous ne soyons malheureux. -- Et pourquoi ? -- As-tu vu comme il a l'air méchant , ce Roi ? Oh ! ce n'est pas là Milord Welly ! -- Eh bien , qu'appréhendes-tu ? -- Je ne

puis le dire ; mais hier il me regardait avec des yeux , des yeux ?... qui m'ont fait trembler ! --- Cesse de t'inquiéter , Lolotte ? Tant que je serai avec toi , il ne t'arrivera rien , Au surplus , si nous sommes mal ici , nous nous en irons dans notre pirogue. -- Ah , Fanfan ! ah , mon frère !... si l'on allait nous séparer !

FANFAN ne put retenir ses larmes , & tous deux dans les bras l'un de l'autre , jurèrent de mourir plutôt que de se quitter. Don Lescar les surprit ainsi , noyés dans les pleurs , & leur ayant demandé le sujet de leur affliction , ils s'excusèrent sur le regret qu'ils avaient de la perte de leur protecteur. Ce fut la première fois qu'ils connurent la dissimulation , & qu'ils en sentirent la nécessité. Le Gouverneur s'efforça de les consoler , les embrassa , leur fit mille promesses flatteuses , & les deux Sauvages , ajoutant foi à sa sincérité , le regardèrent , essuyèrent leurs larmes , & reprirent un peu de sérénité.

AINSI les cœurs sensibles & vertueux sont plus aisés à tromper que les autres. Ils ne connaissent point le mensonge , & ne peuvent croire que l'on soit capable de les abuser. Leur ame tendre & facile s'ouvre à toutes les impressions qui s'accordent avec leur façon de penser , & comme ils aiment à croire les autres hommes bons & vrais , ils saisissent avidement tout ce qui peut les confirmer dans cette opinion.

CEPENDANT Don Lescar avait de son côté fait des réflexions & bâti mille projets. Lolotte avait quatorze à quinze ans ; Lolotte était grande , bien faite ; son teint bruni par le soleil était frais comme la rosée ; ses dents blanches & bien rangées semblaient deux rangs de perles enchâssées dans du corail. Son haleine égalait les parfums qui s'exhalent du calice des fleurs. Ses yeux grands & à fleur de tête pétillaient d'esprit & de vivacité ; ses longs cheveux noirs flottans négligemment sur ses

épaules formaient des boucles naturelles que le zéphir caressait sans cesse. Elle avait toute la majesté de la sagesse & tous les charmes de la beauté. Que son souris était intéressant ! Quelle douceur dans son langage ! que de naïveté dans ses discours ! que de grâces dans ses moindres gestes ! Son cœur étoit neuf ; il n'avait jamais palpité pour l'amour ; le respect & l'amitié l'avaient seul attendri. Quel chef-d'œuvre de la nature ! Moins d'attraits , moins de perfections eussent amolli le cœur d'un Sauvage ! Aussi quelle impression ne fit-elle pas sur celui de Don Lescar ! Ce fier Espagnol, blasé sur toutes les sensations, adonné à tous les vices , digne chef d'une troupe de brigands échappés de leur pays pour éviter le juste châtiment qui les y attendait ; cet homme , dis - je , qui n'avait jamais dressé d'autels qu'à la grossière volupté , connu l'amour en voyant Lolotte ; non cet amour vertueux & délicat suivi de la pudeur , de la timidité , & qui naît pour la première fois dans

un cœur forti des mains de la nature , mais ce délire des sens , ce mouvement violent , jaloux , impétueux que les passions enfantent , qui ne marche jamais sans le crime , que les excès accompagnent , & qui ne connaît d'autre frein que la satiété : tel était l'amour de Don Lescar. Il était défiant parce qu'il avait trompé ; jaloux , parce qu'il avait séduit , & féroce , parce qu'il se croyait tout permis.

EN quelles mains êtes-vous tombées , innocentes victimes ! A quel barbare accordez-vous votre confiance ! Hélas ! vous avez perdu votre ami ? il vous aimait , lui , il vous donnait l'exemple des vertus , celui-ci va vous donner l'exemple de tous les vices. On vous disait que les hommes étaient faux , méchans & trompeurs , un seul va vous prouver cruellement la vérité de ces maximes ! Ah ! que vous aurez bientôt sujet de regretter votre chère île.

DON Lescar , après les avoir con-

folés, s'assit auprès d'eux, leur prit les mains, & leur parla en ces termes : « Cessez, mes tendres amis, de vous inquiéter sur votre Milord Welly; c'était votre protecteur; eh bien, je le ferai, moi, je vous protégerai, vous aimerai autant que lui, & vous n'aurez pas de peine à l'oublier dans mon Royaume. Je veux que tout le monde vous y honore, vous y révère autant que moi-même : c'est la première loi que je vais imposer à mes sujets. Cessez donc de craindre; vous serez heureux ici, oui vous le ferez!... J'éprouve cependant un grand chagrin à votre sujet. Ce que vous m'avez raconté hier m'inquiète & me tourmente. La manière dont Milord Weily & Jervik ont été enlevés de votre île est singulière; elle se rapporte exactement à un événement que je vais vous détailler. Je vous ai dit que mes gens allaient souvent en mer faire des incursions sur les vaisseaux marchands ou autres qu'ils peuvent rencontrer; il y a six jours que Georges Blak, mon ami, partit pour

une de ces expéditions sur un vaisseau d'environ cent cinquante hommes d'équipage. Il se pourrait qu'il eût abordé dans votre île , & que ce fût lui-même qui eût enlevé vos protecteurs , pour augmenter le nombre de mes colons. Pourriez-vous me désigner le corps que vous avez trouvé gisant sur la poussière ? -- Non , répondit Fanfan , il était trop défiguré ; mais nous avons trouvé sur lui des papiers que voici. Ciel , s'écria Don Lescar , quand il les eut examinés ! c'est lui-même , c'est son écriture ! ah , malheureux ami ! je t'ai perdu , tu as été assassiné , & par la main d'un de tes compatriotes !... »

A ces mots , Don Lescar lance sur Fanfan un regard furieux , ferme les papiers dans sa poche , & sort sans prononcer un seul mot.

Ан , mon frère ! qu'a-t-il ? Que lui avons nous fait ! Il pense , Lolotte , que c'est Milord qui a tué Georges Blak , & peut-être , veut-il

venger sur nous , la mort de son ami ! -- Fuyons cet horrible séjour ! -- Eh , quoi , fuir , quand nous allons revoir notre cher protecteur ? -- Comment donc ? -- Eh oui. Puisque ce sont les gens de Georges Blak , qui l'ont pris , il vont l'amener ici sans doute , il nous conseillera , nous défendra. -- Eh non : le furieux Don Lescar va le massacrer , le punir d'un crime involontaire !...

Qu'on juge des tristes réflexions que dûrent faire alors Fanfan & Lolotte ! Il était clair que Milord Welly , en se défendant , avait ôté la vie au Chef des Pirates ; mais comment ? avec quelles armes ? Il n'avait point de pistolet , & ce ne pouvait être qu'un pistolet qui eût défiguré le malheureux Georges , en lui faisant sauter le crâne. Cependant Don Lescar le savait , s'en croyait sûr , regrettait son ami , voulait venger sa mort , & n'attendait que le retour de son vaisseau , pour immoler Milord Welly , Jervik , & peut-être Fanfan ;

car il avait d'autres vues sur Lolotte , & lui réservait un autre genre de punition.

Nos jeunes héros , en proie aux plus vives inquiétudes, passèrent toute la journée sans voir le Gouverneur. On leur apporta à dîner dans leur appartement , & , sur le soir , un Officier vint les chercher , avec ordre de les mener visiter l'isle & ce qu'il y avait de plus curieux. Cet ordre de Don Lescar les rassura un peu. Ils se persuadèrent , qu'apparemment il désirait se livrer seul à ses regrets , & qu'il ne leur en voulait nullement d'un crime dont ils étaient innocens. Mais le barbare avait bien un autre occupation. Le lecteur va bientôt voir comment il se disposait à reconnaître la bonne foi & la crainte de ses hôtes.

Don Lescar rentré chez lui , se mit à lire les papiers que Fanfan venait de lui remettre , & ne fut pas peu étonné de ce qu'il y trouva. Parmi

différens manuscrits peu intéressans ;
était une lettre écrite par une main
étrangère, & qui contenait ces mots :

« BARBARE Georges Blak , qui me
» persécute depuis plus de six mois ,
» j'échappe enfin à ta tyrannie , je
» brise les fers dont tu m'as chargée ,
» je retourne dans ma patrie , &
» quand tu recevras cette lettre, il ne
» sera plus en ton pouvoir de m'im-
» moler à ta vengeance. Cruel ! tu
» m'as tout ravi : tu m'as privé de
» mes enfans : où sont-ils mes pauvres
» enfans ! qu'en as-tu fait ? dans quel
» coin de la terre les as-tu cachés ?
» à quelles bêtes féroces les as-tu
» livrés ? Je n'avais qu'eux , je n'avais
» qu'un ami, tu les as arrachés de mes
» bras ! Derly est tombé sous tes
» coups, Derly ! le confident de mon
» époux , le seul appui d'une femme
» infortunée ! Il n'est plus !... Eh !
» sans doute , mes enfans sont avec
» lui dans la nuit du tombeau... Tigre
» féroce !... Et tu voulais que je
» t'aimasse, & tu voulais !... Dieux !...
» Manes

» Manes de mes enfans , de mon
 » ami , vous ne rougirez point. J'ai su
 » résister à tes persécutions , braver tes
 » menaces !... Souffrir tes cruautés ,
 » tes supplices même ! Le Ciel , qui
 » protège l'innocence , me soustrait
 » enfin à ta fureur : ton odieuse
 » complice est livrée au glaive de
 » la justice , je pars , & je ne te
 » reverrai jamais ! Eh ! pouvais-je ,
 » en arrivant à Londres , retrouver
 » mon époux , m'avouer sa femme ,
 » & vivre désormais loin de toi &
 » heureuse ! heureuse !... Puis - je
 » l'être , ô Ciel !... Mes enfans...
 » Souvenir cruel ! Ma Lolotte ?...
 » Mon Fanfan ?... Où êtes-vous?...
 » où êtes-vous?... Je baigne ce papier
 » des larmes maternelles :.. ma plume
 » échappe de mes doigts :.. mes yeux
 » se couvrent des ombres de la mort ;..
 » mais mon libérateur m'appelle , le
 » moment est favorable : je quitte
 » à jamais l'odieux Charle's-Town ,
 » ma prison s'ouvre : je pars ,... &
 » sans être vengée de toi !.. Mais
 » tremble , scélérat ! La colère du
 III. Partie. C

» Ciel te poursuit , le jour de sa justice
» est peut-être arrivé : elle t'attend ,
» elle va t'écraser , & délivrer la
» terre d'un monstre qui la souillait.
» C'est mon dernier vœu , c'est tout
» mon espoir , Adieu !

ADELINA.

DON Lescar , à la lecture de cette lettre , devint furieux , non des vexations qu'il paraissait que Georges Blak avait exercées sur Adelina , mais de la vertu héroïque de cette femme malheureuse , & des imprécations qu'elle débitait contre son intime ami. Les grandes vertus irritent les félécrats , & les remplissent de la même horreur que nous inspirent les vices. Soit impuissance ou remords , ils ne peuvent pardonner aux autres d'être plus vertueux qu'eux , & se vengent par le crime , de la vertu qui les humilie. Dire tout l'intérêt que prenait Don Lescar à l'infâme Georges Blak , c'est peindre le premier d'un trait. Ils

étaient tous les deux également barbares, & Don Lescar, qui reconnut dans cette lettre, la mère de Lolotte & Fanfan, se mit à rouler dans sa tête mille projets plus cruels les uns que les autres, pour venger son ami sur Fanfan, sur Lolotte, si elle résistait à ses vœux, & sur leur mère elle-même, s'il pouvait découvrir sa retraite.

COMME la lettre d'Adelina portait que cette mère infortunée allait se retirer à Londres, il tâcha de la dépeindre par écrit, autant que sa mémoire put le lui permettre. Il ne l'avait jamais vue, mais son digne ami Georges lui en avait fait tant de fois le portrait, qu'il connaissait son signalement presque aussi bien que lui.. Ensuite, il fit venir un nommé *Livédo*, Espagnol, homme faux, intrigant, & capable de tous les crimes. Puis, il le chargea d'attendre le vaisseau qui devait ramener Milord Welly, d'y monter soudain, de se rendre en Angleterre, & de n'épargner rien dans

ses perquisitions , pour chercher Adeline ; lui enjoignant , s'il était assez adroit pour la retrouver , de lui ôter la vie , par toutes voies qu'il jugerait les plus convenables , & de revenir promptement lui rendre compte de son expédition , lui promettant , pour ce service , d'abdiquer en sa faveur , la couronne de San - Verrado , & de lui céder toute son autorité , clause , qu'il n'avait nul dessein de tenir.

LIVÉDO promit tout , & Don Lescar , sans abandonner ses prétentions sur Lolotte , résolut d'amadouer les deux jeunes gens , jusqu'à ce qu'il en soit venu à ses fins , & de les immoler ensuite à la mémoire de son ami.

QUEL caractère odieux ! Employer tout pour séduire une enfant de quinze ans , & dans le même moment , former le projet de lui enlever , sa mère , son frère , son protecteur , & peut-être , de lui ôter la vie à elle-même , si elle a le malheur de céder à ses séductions ! Et pour quoi tous

ces crimes ! Pour venger un monstre , qu'il appelle son ami ! Quelle amitié ! Quels en sont donc les liens ? Des vices , sans doute. Tu as connu Georges Blak à Saint-Domingue , farouche Don Lescar : chargés par votre Vice-Roi , d'une négociation délicate , loin de la remplir avec honneur , vous vous êtes livrés à tous les déportemens , à toutes les vexations imaginables : rien ne vous a paru sacré , votre fardide cupidité vous a fait dévorer la substance des peuples , dont vous deviez être les défenseurs. Vos déprédations sont connues du gouvernement , vous êtes condamnés tous les deux à subir les supplices destinés aux scélérats ; arrêté seul , tu attendais les bourreaux , Georges Blak te sauve ; vous fondez une colonie composée de gens comme vous. Milord Welly immole ton complice , à son corps défendant , & tu veux le venger ! Sur qui , malheureux , sur qui ? Sur une femme infortunée , à qui il a ravi ses deux enfans & son ami : sur deux innocentes créatures ,

qu'il a livrées aux bêtes féroces , que la providence a conservées malgré lui , & que leur malheureux sort fait tomber entre tes mains ! Mais tu aimes Lolotte , mais elle a su toucher ton cœur endurci : que dis-je ! l'amour entret-il dans le cœur des méchans ! La brutalité est leur seule passion. Insensibles aux vertus , ils les regardent comme des préjugés ; ils prennent l'innocence pour un défaut de l'enfance ; la modestie pour la pruderie ; la franchise pour l'inconséquence , & la timidité pour la sottise. Le vice les rapproche , la faiblesse les unit , & les forfaits sont chez eux les liens de l'amitié.

MAIS je me suis emporté trop loin de mon sujet , par l'indignation où me plonge un caractère affreux que je suis obligé de tracer sous les yeux de mes lecteurs. Plût au ciel qu'il fût imaginaire ! Mais malheureusement il n'en existe que trop de semblables à lui. Les séducteurs qui courent les familles pour les désespérer , pour plonger dans des larmes , des pères , des

époux infortunés , ne sont-ils pas des modèles du portrait que j'esquissé ! Ah ! si l'on mettait au grand jour tous les monstres qui ravagent la société , combien ne rencontrerait-on pas de Don Lescar !

CEPENDANT Fanfan & Lolotte étaient sortis , sous la conduite d'un Officier du Gouverneur , pour visiter l'Isle San-Verrado. Ils ignoraient les tempêtes qui s'accumulaient sur leurs têtes , & tranquilles sur le compte du perfide Ribéira , ils prenaient plaisir à voir l'étonnante variété qui régnait dans l'habillement des Insulaires , dans les édifices , enfin dans tout ce qui s'offrait à leurs regards : spectacle intéressant & nouveau pour eux.

LES maisons , hautes d'un étage , étaient bâties en bois & avec une espèce de brique faite d'une terre rougeâtre , qui se trouvait dans les montagnes. Les rues larges tirées au cordeau , formaient une étoile dont le centre offrait une place grande , spa-

cieuse & dessinée sur un pentagone parfait ; on n'y voyait point de boutiques. Les habitans, au nombre d'environ quatre cents, tant hommes que femmes, vivaient tous du produit d'un petit champ que chacun cultivait derrière sa maison. Il y avait, à côté du palais du Roi, une chapelle desservie par un vieux Dominicain qui jouissait de la plus haute considération. Quant aux mœurs, aux coutumes de ces Colons Baïtiens, nous allons bientôt les apprendre de la bouche d'un Colon même qui doit jouer un rôle bien intéressant dans la suite de cette histoire. Rien n'y manquait enfin pour la propreté, la commodité & l'utilité. L'Isle était située aux 25 degrés, 15 minutes de latitude & 57 degrés, 11 minutes de longitude. Elle pouvait avoir six lieues de long sur trois de large. L'habitation était bâtie sur le bord de la mer à l'est, où l'on avait pratiqué un port assez bien fortifié par une tour & des remparts.

LOLOTTE & Fanfan étaient sur le

rivage à regarder en soupirant leur petite pirogue , attachée avec des chaînes dans le canal ; l'Officier leur guide avait rencontré quelques-uns de ses amis avec lesquels il s'était écarté pour causer plus librement , lorsque les deux élèves de Milord Welly furent accostés par un petit vieillard , à barbe blanche , qui vint s'asseoir à côté d'eux , les fixa pendant quelques momens & leur tint ce discours avec le ton le plus doux & le plus expressif.

CHAPITRE III.

Le petit Vieillard ; Mœurs de la colonie Baïtienne ; le rendez-vous.

« **S**OUFFREZ, enfans aimables &
» intéressans, qu'un homme qui fut
» persécuté par la fortune, qui a des
» droits aux cœurs des infortunés,
» vous voye, vous parle, & jouisse
» du plaisir de vous embrasser. Dès-le
» premier moment où je vous apper-
» çus sur le port, votre vue fit sur
» mes sens je ne fais quelle impression
» qui m'a été jusqu'à l'ame. Votre jeu-
» nesse, vos traits, vos malheurs,
» tout en vous m'intéresse. . . . Je suis
» prêt à verser des larmes!.. Oh!
» daignez les essuyer: daignez vous
» entretenir avec moi? Pardonnez:
» ma tête est blanchie, mon front est
» sillonné, mon corps, glacé par les
» ans, ne peut suffire à la foule de

» sensations qui l'assiègent ; ranimez-
» le : réchauffez-le du feu qui coule
» en vos veines ? Vous m'attendris-
» sez... mon ame se dilate, mon cœur
» s'ouvre, toutes mes facultés se
» renouvellent en vous voyant. Oh !
» quelle douce émotion j'éprouve à
» votre aspect !... Oui, je me crois
» rajeuni en voyant des petits enfans
» aussi jolis, aussi doux & sur-tout
» aussi malheureux ! Parlez ? » ---
Nous l'ignorons. -- Vous l'ignorez ?
-- Nous fûmes abandonnés dès notre
enfance dans une Isle sauvage. Dieu
daigna nous envoyer un consolateur,
un père ! il nous a élevés, instruits ;
mais, hélas ! nous venons de le per-
dre, & nous étions déterminés à le
chercher par toute la terre, lorsque
le hasard nous a fait descendre dans
votre Isle. --- Que je vous plains,
mes bons enfans, que je vous plains
d'être venu demeurer avec des gens
aussi pervers que ceux qui l'habitent !...
Que ne puis-je en sortir : que ne puis-
je vous emmener avec moi !... Mais
cela est impossible, absolument impos-

fible. Je suis obligé de finir mes jours dans cette affreuse demeure, où j'ai été conduit de force ! --- O ciel ! Eh comment cela ? --- Je vois que vous désirez connaître mes malheurs : ils ne sont pas en grand nombre ; mais hélas ! qu'ils sont douloureux pour moi ! »

» Je suis Français : on m'appelle le Comte d'Oresty. Nommé Ambassadeur de France en Angleterre , par mon Roi , je partis de Paris & fus m'établir à Londres avec ma femme , une fille & un fils. -- A Londres ? Aurais-tu connu là , Derly ? -- Derly ? Non : quel était ce Derly ? --- Je n'en fais rien , mais il fut l'ami de mon père. -- Plût au ciel que mon fils eût eu un ami & un ami éclairé ! Il n'aurait pas peut-être entrepris un voyage... Voyage fatal ! Ah ! qu'il m'a coûté de larmes !... J'étais heureux. Tout succédait au gré de mes desirs , lorsque je perdis à la fois & mon fils & ma fille ! Celle-ci mourut à la fleur de son âge , & mon fils partit , mal-

gré moi , pour un voyage autour du monde , dans le moment où il était rappellé à Paris , pour un mariage avantageux que le Ministre lui avait ménagé. Ce n'est pas tout. A peine mon fils avait-il le pied dans le vaisseau qui devait le conduire à Constantinople , ville du monde qu'il voulait visiter en premier , à peine , dis-je , le bâtiment allait-il mettre à la voile , qu'il prit dispute avec un passager pour je ne fais quel sujet. Celui-ci lui fit mettre l'épée à la main , ils se battirent & mon fils perdit la vie. J'en reçus la nouvelle : quelle nouvelle pour un Père !... A peine sortait-il de l'enfance , il avait vingt-quatre ans : doux , sage , modeste & spirituel , il comblait l'espoir que j'attendais de lui , & malgré quelques petites intrigues de jeunesse que j'avais à lui reprocher , je voyais en lui ma félicité & l'élévation de ma famille !... O mes amis , mes jeunes & sensibles amis !... Vous faites - vous une idée juste d'une perte si douloureuse !... Le tems n'a point encore

allégé mes regrets... Pardonnez...
Pardonnez ces larmes paternelles?...
Elles font.... »

ICI le petit vieillard s'interrompt ,
versa des larmes que Lolotte & Fan-
fan essuyèrent ; puis il reprit ainsi :

» LA mort de mon fils coûta la vie
à mon épouse ; elle succomba à ses
regrets , & moi , privé de tout , seul
dans la nature , je revins à Paris , où ,
délivré de toutes charges honorifi-
ques , je passai quelques années dans
la retraite & dans la douleur. J'y au-
rais , je crois , terminé mes jours ,
sans une circonstance qui m'arracha
soudain du sein de ma patrie , & me
fit passer les mers au moment où je
m'y attendais le moins. Un de mes
amis , le seul que j'eusse conservé ,
encourut malheureusement la disgrâce
de son maître. Ne pouvant plus vivre
dans un séjour où il était presque
deshonoré , il se ressouvint qu'il avait
un parent dans l'Isle de Cuba , qui ,
bien qu'elle appartienne aux Espa-

gnols, ne laisse pas de servir de retraite à quelques Français. Il se déterminâ à y passer & m'engagea si instamment à le suivre que j'y consentis. Que devois-je faire ? j'étais seul dans l'Univers ; je ne tenais à rien ; qu'importe le coin de la terre où je mourrai, me dis-je, j'y mourrai du moins dans les bras de l'amitié ! Nous partîmes donc ensemble pour Cuba, où le parent de mon ami nous reçut à bras ouverts. Nous avions une petite habitation à *San Carlos*, sur le bord de la mer, où nous vivions heureux & contents, lorsque Don Lescar, Georges Blak & leurs camarades y descendirent, en se faisant passer pour des voyageurs de la première distinction. Georges Blak avait de l'esprit, nous nous étions connus à Londres : il m'engagea moi & mon ami d'une fête qu'il voulait donner à bord de son navire. Nous eûmes l'imprudence de nous rendre à son invitation. Entrés dans le vaisseau, nous trouvâmes la société si mal composée, que nous voulûmes en sortir ; mais il n'é-

tait plus tems. A peine la danse fut-elle en train , que le vaisseau s'éloigna avec la rapidité d'un trait. Les gens du rivage crurent que c'était une plaisanterie , & que Don Lescar ne voulait simplement que nous procurer le plaisir d'une promenade sur mer ; mais ce n'était pas là son projet. Le vaisseau , bon marcheur , nous conduisit ici , où malgré nos prières & nos cris , nous fûmes transportés & gardés à vue jusqu'à ce que nous eûmes pris notre parti. Il le fallut bien ! tout s'arrangea en peu de tems. Les femmes furent les premières à se rendre , & nous ne tardâmes pas à suivre leur exemple. Quant à moi & mon ami , nous vivons ici doucement : nous n'entretiens aucun commerce avec les autres habitans de la Colonie , & nous avons perdu pour jamais l'espoir de notre patrie & même l'Isle de Cuba. -- Eh quoi , mon père , tu n'as jamais trouvé l'occasion de te sauver ? -- Jamais mon fils. Le barbare Don Lescar a trop bien sçu prendre ses précautions , pour que nous en

trouvions les moyens! Mais, avant de vous les détailler, je veux vous faire un tableau abrégé des mœurs qui règnent ici. »

» DON LESCAR & Georges Blak y descendirent avec environ deux ou trois cents hommes, tous vagabonds & sans aveu. Chacun d'eux avait emporté de son pays le plus de richesses & de bijoux qu'il avait pu ; mais cela ne lui donnait ni un abri, ni du pain. Il fallut donc défricher le terrain & bâtir des habitations en bois, revêtues, comme vous le voyez, d'une espèce de ciment fait avec de la terre, de l'eau & des cailloux battus, lequel, durci au soleil, a acquis toute la solidité de la pierre. Ils couvrirent leurs maisons avec des feuilles de palmiers & de la paille de riz, qu'ils plantèrent en abondance dans l'île, & qui est, sans contredit, le meilleur riz de toute l'Amérique. Chaque habitant a derrière sa maison un champ, long d'environ deux cents toises, où il cultive toutes les choses

nécessaires à la vie , & qui doit le nourrir toute l'année. En outre , il y a , à l'ouest de l'Isle , un très-grand champ , cultivé aux frais du Gouvernement , pour les vieillards , les impotens , & les infirmes. Jusqu'ici il n'y a rien que de louable dans cette administration ; mais ce que vous allez entendre va vous faire frémir d'horreur. »

» Vous avez vu dans mon récit la manière dont ils furent se procurer des femmes. Abordés dans l'Isle , il fallut en faire le partage. Comme Don Lescar prévint l'embarras où le choix allait le jeter , il établit une loterie où les noms des cinquante femmes mis dans une roue , les deux cent Colons furent obligés de tirer. Par ce moyen , il n'y eut que cinquante hommes de pourvus. Qu'arriva-t-il ? Les cent cinquante autres élevèrent une sédition , où les armes à la main , ils demandèrent qu'il leur fût permis de se partager les femmes de leurs compatriotes. Don Lescar , en poli-

tique habile , & voulant rétablir la paix dans Colonie , rendit alors une sentence , par laquelle il établissait que chaque femme appartiendrait successivement à quatre hommes dans l'espace d'une année. Ainsi , à chaque quartier , les femmes , vraies Sultanes , changeaient de mari , & prenaient ceux qui avaient pris leur tour après neuf mois de veuvage. Vous êtes étonnée , Lolotte , que le sexe se soit prêté à cet arrangement ? C'est que vous ignorez quelles femmes s'étaient rassemblées dans le vaisseau de Georges Blak le jour de la fatale fête. Bien loin de réclamer contre cette loi bizarre , elles y donnèrent les mains & s'en arrangèrent fort bien jusqu'au moment où il arriva d'autres femmes à San-Verrado ».

» QUAND les Colons se virent abrités & munis de toutes les choses nécessaires à la vie , ils radoubèrent le seul vaisseau qu'ils avaient , & Georges Blak , à la tête de cent hommes , se mit en mer pour aller piller les vais-

seaux marchands & autres qu'il verrait moins forts & moins armés que lui. Dès-le premier jour il fit une entreprise considérable : c'était un Français qui revenait chargé de café, de sucre, de cacao, de poivre & autres denrées, qu'il rapportait à Brest. Après avoir passé la moitié des hommes au fil de l'épée, ils ramenèrent les plus dociles & douze femmes. Tous ces prisonniers furent contraints à s'établir dans la Colonie & à se marier. Depuis ce moment, il ne cessa d'écumer les mers & de rapporter du butin. Quand il rencontrait un vaisseau supérieur à lui, il arborait pavillon blanc, le saluait de trois coups de canon & passait outre comme ami; mais si le vaisseau avait souffert de la tempête où qu'il fût inférieur au sien : il l'attaquait, jettait les grapins, s'en rendait maître enfin, & le ramenait en triomphe dans notre port. Il avait toujours la précaution cruelle d'égorger presque tous les hommes dont il craignait la force ou l'adresse, & se contentait de faire prisonnières

les femmes , dont il avait grand besoin pour peupler son Isle. Il agissait de même lorsque quelque vaisseau venait ici demander l'hospitalité , pour se radouber ou faire eau. Il massacrait les passagers , contre le droit des gens & s'emparait de leur cargaison. Il parvint par ce moyen à se faire une petite flotte de vingt voiles , que vous voyez d'ici dans le bassin , & à se procurer avec profusion tout ce qui est utile pour embellir ou assurer un établissement. Il y a aujourd'hui sept jours qu'il est parti pour une semblable expédition , & il n'est pas encore de retour. Ce retardement , peu ordinaire , commence à allarmer toute la ville , il se pourrait bien que ce scélérat eût à la fin rencontré le châtiement de tous ses forfaits ».

Ici Fanfan interrompit le Comte d'Oresty , & lui apprit la mort de Georges Blak , ajoutant que selon toute apparence , c'était Milord qui la lui avait donnée. Le petit vieillard , à cette nouvelle , pleura de joie , leva

les mains au Ciel , embrassa Lolotte & son frère ; & poursuivit ainsi son récit.

» QUANT aux loix intérieures & sociales , elles ne sont pas moins barbares. Tous les Colons sont sans cesse en guerre entr'eux : Les femmes ont fait naître leurs querelles. Ceux qui sont mal partagés vont enlever l'épouse de leur voisin. Don Lescar ne peut empêcher ces désordres : la vie d'un citoyen lui est trop précieuse pour le punir de mort ; il envoie seulement le coupable en prison , d'où il sort quelque tems après pour recommencer ses violences. Il est dans toutes les sociétés des caractères bouillans & impétueux ; ceux-là sont plus à craindre ici que par-tout ailleurs. Il n'y a pas d'excès où ne se portent les Verradiens ; ils sont presque toujours ivres. Comme les prises , faites par leurs vaisseaux , se partagent sur la Place publique à tous les habitans , chacun d'eux a en abondance de l'eau-de-vie , du camphre & des liqueurs

dont il fait très-bien user. Il y a déjà dans l'Isle plus de deux cents enfans qui, bien qu'ils n'ayent pas atteint l'âge de raison, ne laissent pas que de perdre le peu qu'ils en ont, dans des flots d'eau-de-vie à l'exemple de leurs perens. La liberté la plus scandaleuse règne ici. Don Lescar lui-même en est le modèle : les plus belles prisonnières lui tombent en partage. Il les garde quelque tems, & les abandonne ensuite à d'autres qui, agissant comme lui, les livrent à toute la ville. Ils se battent sans cesse, & se tuent quelquefois. Pour ce dernier crime, l'assassin est toujours livré à la rigueur des loix, & puni de mort. Ils ne connaissent d'autre occupation que le plaisir, d'autre Dieu que la volupté, & d'autre frein que la liberté. Enervés ainsi par la paresse & la débauche, ils ne seraient pas en état de résister à la plus légère attaque. Cent hommes vont soumettre toute cette Colonie s'ils pouvaient la deviner & la surprendre ; mais Don Lescar a défendu, sous peine de la vie, à qui

que ce soit de s'embarquer sans son ordre & sans sa permission. Il a plus fait : tous les vaisseaux sont enchaînés dans le port avec leurs chaloupes. Seul il a les clefs des chaînes : seul il peut pénétrer dans le canal. Voyez-vous d'ici ces fortes palissades qui rendent l'accès du port impossible ? Voyez-vous ces gardes , prêts à faire feu sur le premier téméraire qui oserait en approcher. Tout vous arrête , tout vous retient , & , dès qu'une fois on a mis le pied dans San-Verado , c'est pour la vie ».

LES deux jeunes gens ne purent s'empêcher de frémir à ces terribles paroles. Le Comte s'en apperçut , & se hâta de faire diversion à leur douleur. Don Lescar , continua-t-il , a bien senti que jamais il ne pourrait retenir les peuples de force s'il ne leur rendoit point leur sort agréable ; c'est pourquoi il a laissé s'introduire cette licence effrénée , seul lien qu'il a jugé capable de les enchaîner. En effet , tous sont contents de leur condition ,

condition , & vous n'en trouverez pas un seul qui desire quitter San-Verrado pour aller habiter un autre pays. Ils ont tout pour être heureux , si l'on peut l'être dans le vice. Tous les jours ce sont des fêtes superbes au palais du Gouverneur ; tous les jours ce sont des parties de plaisir , des bals , des assemblées : que leur faut-il de plus ? Ils aiment le bruit , le fracas , ils l'ont à souhait. Semblable à bien des Souverains de l'Europe , il étourdit ses peuples autant qu'il peut , afin de de dorer les chaînes dont il les charge.»

» VOILA , mes enfans , quelles sont les loix des Verradiens , voilà quelle est leur manière de vivre. Tâchez de la souffrir patiemment , de vous y faire même , sans toutefois vous écarter des principes de la vertu. Vivez ici , puisque le Ciel vous y a envoyés ; vivez-y sages , doux , modestes , & n'imites point les odieux compatriotes que le sort vous a donnés. Je veux toujours vous voir , vous aimer , vous guider , & je compte assez sur vous

III. Partie.

D

pour croire que vous ferez quelque cas de mes leçons ».

AINSI parla le Comte d'Oresty, & Lolotte, étonnée de tout ce qu'elle venait d'entendre, lui fit mille questions auxquelles il satisfait avec toute la complaisance d'un père. Es-tu marié, toi? -- Non, ma fille; ce n'est point à mon âge que l'on s'impose un tel joug. -- Ton ami l'est-il? -- Oui. -- Comment s'appelle-t-il ton ami? -- Le Baron de Lerval. --- Est-il aussi respectable que toi? --- Il est plus jeune; mais je suis garant de sa probité. -- Une chose m'a bien surprise dans ton récit. --- Quelle est-elle? --- Ces femmes que Georges Blak a fait prisonnières, & dont il a tué les maris, comment ont-elles pu s'en consoler au point d'épouser les méchans hommes qui les ont privées de tout ce qu'elles avaient de plus cher au monde? -- Ta remarque est louable, Lolotte; elle fait l'éloge de ton cœur. Je vais en peu de mots satisfaire ta curiosité : écoute » ?

» A te parler franchement , les Verradiens n'ont pas trouvé beaucoup de cruelles parmi les femmes qu'ils ont prises ; mais il s'en est rencontré de vertueuses , de délicates qui n'ont jamais voulu céder aux ordres du Gouverneur , ni aux instances de nos Colons. Don Lescar , pour les punir , les a cruellement enfermées dans une étroite prison , où elles resteront jusqu'à ce qu'elles aient consenti à ce qu'on exige d'elles. -- O Ciel ! -- Oui , Lolotte , ces femmes infortunées gémissent dans l'horreur des cachots , & ne sont consolées que par la vertu & la voix de leur conscience. --- O mon père ! que je voudrais les voir , essuyer leurs larmes ! --- Tu les verras , Lolotte , vous les verrez , mes enfans. Le Concierge de la prison est un de mes amis. Demain , dès l'aurore , trouvez - vous ici ; je viendrai vous chercher , & nous irons ensemble ».

LOLOTTE & Fanfan le lui promirent. Le Comte d'Oresty allait encore

les embrasser , & leur dire adieu , lorsque l'Officier Conducteur , qui venait de quitter ses connaissances , revint vers eux , & leur ordonna de rentrer avec lui au palais du Roi. Il fallut se séparer du respectable vieillard : il s'éloigna , & les deux Sauvages , sans lui parler , se mirent à suivre leur guide ; mais ils firent entendre au Comte , par leurs gestes & leurs regards , qu'ils n'oublieraient pas le rendez-vous du lendemain.

CHAPITRE IV.

La Séparation , les Cachots , la Belle Captive.

DON LESCAR , pour suivre l'odieux projet qu'il avait conçu , ne fut pas plutôt que ses deux hôtes étaient rentrés , qu'il les fit venir , & leur demanda comment ils trouvaient ce qu'il appelait son royaume & son peuple. Ne soyez pas surpris , leur dit-il d'un ton mielleux , si je me suis privé aujourd'hui du plaisir de vous voir ? Il était juste que je donnasse toute la journée à la mémoire d'un ami qui m'était bien cher , & que je regretterai toute ma vie. J'ai bien versé des larmes , mes bons amis , & c'est votre Milord Welly qui les a fait couler !

LOLOTTE aussi-tôt se jette à ses ge-

D 3.

noux , les presse , les serre , lui prend les mains , & le prie en sanglottant , de pardonner à son protecteur un malheur involontaire : il ne l'a pas fait exprès , Seigneur , s'écrie-t-elle ; c'est en se défendant. Pardonne lui ? Oh ! oui , tu lui pardonneras , n'est-ce pas ? Tu ne pourras résister aux prières de Lolotte , elle est à tes genoux , elle te demande la grace de son père , de son unique ami !... La grace , ma sœur , interrompit brusquement Fanchon ! Non ce n'est point grace , c'est justice que nous implorons. Toi-même , Don Lescar , à la place de Milord Welly , qu'aurais-tu fait ? --- Jeune homme , modère cette vivacité : sache que tu parles à ton Roi ? --- Je respecte infiniment ton titre , quoique je ne le connaisse pas ; mais j'en appelle à ton cœur , à ta probité ! L'homme d'honneur doit excuser les actions que l'honneur approuve. --- Tu parles de l'honneur ! élevé au fond des forêts , le connais-tu. -- Je connais les droits de l'homme sur l'homme. Ils sont égaux à tous les êtres , com-

muns à tous les états. Un Roi & le dernier des citoyens ont autant le droit de m'arracher la vie, que moi de leur percer le cœur, si je suis le plus fort ou le plus adroit. --- Tu ne connais que les loix naturelles, & tu veux juger de celles que prescrivent l'ordre social & la religion ! Sont-ce là les beaux principes dont t'a imbu ton Milord Welly ? Est-ce là la brillante éducation qu'il t'a donnée ? --- Il m'a appris du moins, à mépriser l'ironie & à braver les superbes. -- Malheureux ! tu perds tout respect ! Crains... --- Eh, Seigneur, s'écrie Lolotte, calme toi?... Mon frère, ne l'afflige pas ; il a déjà assez de chagrin ! --- Oui Lolotte, reprend Don Lescar, oui j'en ai, & il ne tient qu'à toi de me consoler, de me faire oublier les insultes d'un orgueilleux qui ne méritait pas une sœur aussi belle, aussi intéressante ! --- Je puis te consoler ! Parle : que faut-il faire ? -- J'ai un cœur, Lolotte ! Le tien n'a jamais connu l'amour ; le mien l'a ignoré jusqu'à présent, mais

tes charmes , mais ta jeunesse ont fait sur lui une impression !... Est-ce que tu ne me comprends pas?... Vois mes regards?... Entends mes soupirs ? --- Eh bien ? --- Eh bien , je t'aime , Lolotte , je t'adore : sois mon épouse ? sois Reine de San-verrado ? Mon cœur & mon trône sont à tes pieds , les dédaigneras-tu ? Me feras-tu mourir par un refus , qui ne peut trouver d'excuse légitime ! Parle : confirme ou détruis mon espoir ? -- Que dis-tu , moi ta femme?... Hélas !... -- Balancerais-tu ! --- Tiens : tu me tueras si tu veux , ma vie est entre tes mains ; mais j'aurai le courage de l'avouer , non , je ne puis être ta femme , je ne puis t'aimer , je le sens : ce n'est pas ma faute à moi ? Que n'es-tu plus doux , plus aimable ! --- Lolotte... un tel aveu passe l'ingénuité. Tu me trouves méchant ! Eh , que t'ai-je fait ? --- Vraiment , rien ; mais... -- Achève?... -- Je ne le saurais. Tu as des yeux , qui me font trembler ! --- Tu me crains ? Pourquoi ? --- Qu'est-ce que tu me demandes ? Suis-je maîtresse

d'aimer comme cela, parce que tu le veux? -- Vous me trompiez, jeunes téméraires? -- En quoi donc? -- Vous n'êtes point frère & sœur, ou si vous l'êtes, craignez l'effet des noirs soupçons qui s'élèvent dans mon ame?... Votre tendresse, votre intelligence... Lolotte, il faut m'épouser, ou s'attendre à périr! -- Eh bien, tue-moi sur le champ: j'aurai moins à souffrir! --- Moi, t'immoler quand je veux faire ton bonheur? Sens-tu le prix de mes bienfaits? Je t'offre un trône, & tu préfères les supplices! Quelle est cette haine que tu m'as jurée! Dis: pourquoi rejettes-tu l'offre d'une couronne? --- Un coin de terre, un abri, des fruits & la paix du cœur, je les préfère à tout, si je partage ces biens avec mon protecteur & mon frère! -- Eh toujours ce frère!... Tremble ingrate! Dès ce soir, vous serez séparés, dès ce soir, je vous dévoue à ma vengeance, si vous continuez à me désespérer. Vois, Lolotte, réfléchis? Je te donne trois jours, ce terme expiré, je n'écoute plus rien,

j'attends votre Milord , je lui perce le sein à vos yeux , & sur son corps expirant , je vous immole tous deux à la mémoire de mon ami , adieu !

LA foudre en éclats , tombant à côté des deux infortunés , ne les aurait pas moins consternés que ne firent ces terribles menaces. Ils se regardèrent quelque tems ; puis Fanfan , rompant le premier le silence : Que penfes-tu , dit-il , Lolotte , de ce monstre inhumain ! -- Les Caraïbes , qui ont tant maltraité notre ami Jerwik , étaient moins féroces que lui ! -- Eh voilà ce qu'on appelle des hommes policés ! -- Les forêts n'apprennent point à être aussi barbare ! -- Il veut se faire aimer , & c'est le couteau sur le sein qu'il déclare son amour ! -- Oh ! Fanfan ! qu'allons-nous devenir ? Que nous sommes à plaindre ! -- Ne crains rien , Lolotte ; j'ai tremblé sur les flots , j'ai pleuré en me voyant séparé de notre cher Milord , mais jamais je ne craindrai les menaces d'un tyran ! Avant qu'il t'ait percé le cœur , je lui arracherai

moi-même une vie qu'il fouille de tant de forfaits. -- Le cruel, il n'a point pitié de notre jeunesse, de notre misère, de nos larmes! --- Ma sœur, notre père nous l'a dit cent fois : Les pleurs font sur l'âme d'un méchant, l'effet du vent sur un grand incendie. --- Il va nous séparer! -- Demain trouve - toi sur la place à l'heure indiquée ; nous verrons notre bon vieillard, il nous consolera, nous conseillera. --- Mon dieu ! mon dieu ! que nous sommes à plaindre.

Ils n'eurent pas le tems d'en dire davantage. Un Officier vint les trouver avec ordre de les conduire chacun dans leur appartement. Fanfan ne put résister à sa fureur. Il regarda l'Officier avec indignation, tendit la main à sa sœur, leva les mains au Ciel, & sortit la rage dans le cœur.

ON s'étonnera peut-être de la fermeté que Fanfan vient de faire pa-

raître , mais ce jeune homme avait quinze ans. Elevé dans les forêts , accoutumé à combattre des bêtes fauves , endurci par le travail & la fatigue , il avait contracté une certaine rudesse de caractère , qui le rendait un peu sauvage. Il n'avait jamais été contrarié , il l'était dans cette occasion. Son cœur , déjà fermé , se roidissait & ne pouvait souffrir la hauteur , à laquelle il n'était pas accoutumé. Lolotte , plus douce , plus tendre , plus sensible , avait bien autant de force d'ame & de courage que son frère ; mais elle était plus timide & plus craintive. Tout l'effrayait , parce qu'elle prévoyait plus vite les conséquences. Cependant , nous ne la verrons pas céder à la peur & aux menaces. Nos deux enfans vont désormais quitter ce nom , & se conduire en héros ! Dignes fruits des leçons de Milord Welly & des principes qu'il avait gravés dans leur ame.

LES voilà donc chacun dans leur
appartement ,

appartement, livrés tout entiers à leurs réflexions, & ne prévoyant que des suites sinistres de l'amour & de la haine du Gouverneur; car il était visible qu'il aimait Lolotte & haïssait Fanfan. La fierté avec laquelle celui-ci lui avait répondu, l'avait étonné & indigné. Il ne voyait pas sans colère la fermeté d'un jeune homme élevé dans les bois, qui lui avait donné des raisons au-dessus de son âge, & dont peut-être, au fond de son cœur, il sentait toute la solidité. Mais qu'entendait-il par ses sinistres soupçons? Quels doutes formait-il sur leur fraternité? Il devait en être sûr d'après la lettre d'Adelina. Était-ce un piège qu'il leur tendait? Était-ce qu'en effet, il avait la bassesse de se défier de leur intelligence? Peut-être était-ce là sa pensée. Les scélérats ne rougissent pas d'imputer aux autres tous les crimes dont ils sont capables eux-mêmes. Ils en vont souvent chercher de si noirs, qu'une âme honnête n'oserait jamais former le

souppçon que ces crimes pussent exister.

MAIS revenons à nos deux victimes, & voyons le secours que le ciel leur envoya dans cette circonstance critique ? Après avoir passé la nuit dans les plus cruelles anxiétés, Fanfan court le premier à l'endroit du rivage assigné par le petit vieillard. Il y attend sa sœur, elle n'arrive point ! Il regarde de tous les côtés, elle n'arrive point ! Quelle inquiétude ! Où a-t-elle passé la nuit ? Qu'en a-t-on fait ? Quel barbare arrête ses pas ! Sans doute on la retient ; sans cela, elle viendrait, elle accourrait..... Vain espoir..... Une heure entière s'écoule.... Lolotte ne paraît pas ! Le comte d'Oresty, suivant sa promesse, se rend au rendez-vous. Il y trouve Fanfan, pâle, égaré, faible, & le regardant sans le voir. Qu'as-tu, mon ami ? Tu me parais..... -- Ah, mon père ! On m'a privé de Lolotte ! On me l'a ravie ! -- Qu'entends-je ! Qui donc ?

-- Le Gouverneur, ce monstre! ---
 Paix, paix, mon fils, ne parle pas
 si haut; cet homme est adoré ici,
 tu te ferais lapider! Mais conte-moi
 tout bas tes nouveaux malheurs, &
 sois sûr que j'emploierai tout pour les
 soulager.

FANFAN lui raconte soudain la
 scène de la veille. Il allait de nouveau
 se livrer à ses regrets, lorsque Lolotte
 parut, toute tremblante, & pouvant
 à peine s'exprimer : -- Mon frère, je
 l'ai vu. Oui, ce matin, il est venu
 me répéter tout ce qu'il m'avait dit
 hier. Il s'en est allé encore furieux!
 -- Eh! Comment as-tu fait pour
 sortir? -- Oh! J'ai trouvé le moyen...
 J'ai dit..... J'ai dit..... Enfin,
 je ne sçais plus ce que j'ai dit. Me
 voilà.

LOLOTTE & Fanfan s'embrassèrent
 & se jurèrent de ne plus se quitter
 un seul instant. Le comte d'Oresty
 versa des larmes d'attendrissement,

& les prenant par la main : venez , venez , dit-il , mes chers amis ! Je veux vous faire voir que vous n'êtes pas ici les seuls infortunés. Mais sur-tout ne confiez à personne vos aventures ? La mort de Georges Blak est sçue de toute la ville ; Milord Welly est en horreur. Ne le nommez jamais , pas même dans les prisons ? Oh ! si l'on savait que vous êtes les amis de celui qui a tué l'infâme Georges , vous seriez perdus sans ressource.

LES enfans promirent tout , & tous trois ayant traversé la ville , apperçurent de loin le triste séjour qu'ils désiraient tant de voir.

ILS arrivèrent à une espèce de fort où étaient bâties les prisons de l'Isle. Au nom du Comte d'Oresty , le Concierge fit ouvrir les portes , & , avant d'arriver aux cachots , ils examinèrent à loisir ces masses énormes de rochers , que la cruelle industrie des hommes avait amoncelés pour

faire souffrir souvent l'innocent à côté du coupable.

AU FOND d'un obscur souterrain , éclairé par une lampe funèbre , était un antre affreux , & si bas , qu'un homme était obligé de baisser la tête pour y passer. Les gouttes de sueur qui tombaient des voûtes avaient tellement amolli le sol , que l'on marchait sans cesse dans une boue fangeuse & fétide. Des animaux hideux & venimeux faisaient leur retraite de ce lieu lugubre , & frappaient les voûtes de leurs tristes croassemens. Tout y pénétrait d'horreur & d'effroi. Mille portes basses & étroites conduisaient à des cachots ou cabanons , qui ne tiraient du jour que par des soupiraux fermés de pierres perforées. Les miasmes les plus épais s'exhalaient de cet endroit sinistre où l'on ne respirait qu'un air lourd & méphitique. C'était dans ces cavaux fangeux que gémissaient les innocentes victimes du devoir & de la vertu. On ne les voyait point ,

mais on entendait de tous les côtés leurs gémissemens qui perçaient l'ame.

« CIEL, disait l'une ! Ciel implacable ! N'es-tu pas las de me persécuter ? Esclave à Bassora, je suis délivrée par un Officier Français : il attendrit mon cœur, il m'adore ; nous revenons tous deux en France cimenter notre amour du sceau de l'hymen : le vaisseau est attaqué, pris par des Pirates ; mon amant tombe sous leurs coups, son sang rejaillit sur moi !..... On m'enlève, on me conduit au chef de ces barbares : Ah ! qu'il m'ôte la vie avant que je cède à son brutal amour ! La mort ! Oui, la mort est moins cruelle à mes yeux que le déshonneur & la honte » !

« HÉLAS, disait une autre d'un ton lamentable ! Mon époux, mon cher Saint-Phar, où es-tu ? je t'ai vu percé de coups à mes côtés ! Ta main, ta faible main ferra la mienne

& tomba sans force; tes yeux se fixèrent sur mes yeux & se fermèrent au jour; ta langue articula mon nom & se glaça du froid de la mort ! Hélas ! que n'ai-je pu te suivre ! Que n'ai-je pu !... mais non : c'est ici que je vais la rencontrer cette mort favorable. Barbare Don Lescar ! Que tardes-tu à me la donner ? Mon sein est tout prêt, frappe : & si tu m'aimes, prouve-le moi en me rejoignant à mon cher Saint-Phar, que jamais tu ne me feras oublier » !

« OH ! qui me délivrera d'un monstre, s'écriait une troisième. Qui percera le cœur à ce féroce Gouverneur ! Il veut m'épouser, lui !..... Ah ! mon père ! Je vois tes mânes se révolter : appaise-toi, chère ombre ; un barbare t'a privé de la vie, t'a frappé dans mes bras ; ne crains pas que ta fille..... Mais je meurs, mes yeux s'appesantissent..... Voûtes sombres, horreur des ténèbres, silence des cachots, vous affaîsez tout mon être ; mes maux sont au-dessus de

mes forces..... J'y succombe enfin ;
je vais te suivre, ô mon père !.....
ouvre-moi tes bras, comme je t'ai
ouvert les miens à ta dernière
heure » !

UNE quatrième, entendant marcher
quelqu'un, & croyant qu'on allait
renfermer une nouvelle victime,
s'écriait douloureusement : hélas !
Qui que vous foyez, venez - vous
gémir sous ces voûtes funestes ?
Etes - vous assez malheureuse pour
avoir touché le cœur du cruel Don
Lefcar ? Oh ! s'il faut qu'il vous
aime, demandez-lui la mort : c'est
le seul bien qu'il puisse vous donner.
L'amour produit dans son cœur les
effets de la haine. Venez, venez
partager le sort d'une femme infor-
tunée que le sort persécuta dès son
enfance. J'eus un époux, je l'ai perdu ;
j'eus un fils, on l'arracha des bras
de sa mère. J'ai vu tomber mon
frère sous les coups d'un féroce Pirate.
Frère inhumain ! Devrais-je te regret-
ter ? Mais je n'ai plus d'époux, mais

je suis privée de mon fils ; ô mort !
je t'attends sans effroi : toi seule
peux me retirer de ces horribles
cachots » !

AINSI l'on entendait successivement
les accens du désespoir , les impréca-
tions de la rage & les tristes sanglots
de la douleur.

LES plaintes de ces infortunés
avaient arraché des larmes à nos
jeunes sauvages. Lolotte sur-tout ,
pour laquelle tous ces gémissemens
étaient autant de leçons , sentit son
cœur se ferrer , & faillit tomber sans
connaissance. La dernière voix qu'elle
avait entendue l'avait émue plus que
les autres. Un certain accent , une
douceur dans la prononciation , un
organe sensible , tout l'avait inté-
ressée. Elle parlait anglais , c'était
assez pour que les deux élèves de
Milord désirassent de la voir. Dès qu'ils
en eurent témoigné le desir , le géolier
qui les conduisait ouvrit le cachot ,

& ils y pénétrèrent à l'aide de son flambeau.

C'ÉTAIT une personne qui paraissait avoir trente-quatre à trente-six ans, brune, bien faite & fort jolie, malgré qu'une maigreur affreuse & une pâleur mortelle eussent altéré ses plus beaux traits & creusé ses joues. Elle leva languissamment ses beaux yeux sur Fanfan & Lolotte, puis elle les baissa soudain vers la terre en rougissant, comme si elle cherchait à surmonter l'humiliation où la plongeait cette visite inattendue. Les malheureux sont sensibles : la honte les abat, l'opprobre les altère, & l'innocence, dans les fers, est moins assurée que le crime.

Qu'as-tu, belle Anglaise, lui demanda Lolotte ; qui peut te faire rougir ? -- Hélas ! ma chère Madame, l'infortune baisse le front devant la pitié généreuse ! -- Nous te faisons de la peine ? Oh ! j'en suis bien fâchée.

Pardonne-nous. Nous sommes aussi bien malheureux ; mais nous ne rougissons pas parce que nous sommes innocens. -- Je le suis aussi , & vous me voyez dans les fers ! -- De quel pays es - tu ? --- De Londres. --- De Londres ? Eh , connais-tu Mi..... Elle allait poursuivre ; mais le Comte d'Oresty lui fit signe de se taire devant le geolier qui les écoutait.

J'AI perdu mon père , mon frère , mon fils & mon époux , poursuivait la belle captive ; je suis la plus malheureuse des femmes ' --- Que faudrait-il pour te rendre le bonheur ? --- La mort. --- Est-ce que tu n'espère pas en la Providence qui fait briller la vertu , & qui punit le méchant ? --- Sans cet espoir , chère Madame , je me serais vingt fois arraché une vie que le sort le plus rigoureux a sans cesse traversée. -- Tu n'as pas toujours demeuré à Londres ? --- A peine y ai-je resté douze années de ma vie. Toujours en voyage ,

toujours errante, toujours privée de ceux qui m'étaient chers. Mon fils !.... ô souvenir cruel ! dès ton berceau l'on t'a arraché de mes bras ; livré à des mains mercenaires, j'ignore si tu existes, j'ignore le lieu que tu habites, & jamais je ne te reverrai ! --- Tu m'arraches des larmes ! --- Ah ! si vous connaissiez tous mes malheurs ! --- Eh bien, je viendrai te revoir : tu me les conteras, n'est-ce pas ? Sèche tes larmes. Adieu, belle Anglaise, adieu.... Je ne fais, mais je te quitte à regret... Il le faut pourtant... Ah !... Adieu !...

LOLOTTE & Fanfan embrassèrent la touchante captive qui les arrosa de larmes. Ils sortirent ensuite du cachot, & ne virent pas sans effroi le geolier, leur conducteur, tirer un énorme troussseau, cadénasser la porte de la victime, & fermer vingt serrures pour s'assurer : de quoi ? d'une femme !..... Les voûtes retentirent long-tems du striement des verroux & des clefs.

Tous trois sortirent à la hâte de ce lieu d'horreur, & ne revirent pas sans quelque plaisir la lumière & l'air pur qu'ils respirèrent abondamment, pour chasser de leurs poulmons l'air méphytique qui les avait suffoqués.

CHAPITRE V.

*Le Revenant ; les Palissades ;
l'Évasion.*

QUE penSES-tu de cette belle prisonnière, demanda Fanfan au comte d'Oresty ? -- Son sort me touche sensiblement. Hélas ! s'il était en mon pouvoir de la délivrer ! -- Cela ne se peut pas ? -- Je vous l'ai déjà dit, mes enfans, cela est impossible. Les Geoliers, le Concierge, tous ces surveillans sont d'une agilité ! -- Que c'est dommage ! Ma sœur & moi, sans en savoir la cause, nous prenons à ses malheurs le plus vif intérêt Mais qu'as-tu ? --- Je pense au vôtre, mes amis. Ecoutez - moi ; je viens d'imaginer un projet..... Tu n'aimes point Don Lescar, Lolote ? --- Oh, Dieu ! je le hais à la mort. --- Tu ne veux point l'épouser par consé-

quent? --- Plutôt mourir! --- Eh bien! suis à la lettre le conseil que je vais te donner, quelque répugnance qu'il dût t'inspirer. Dans peu de jours je t'en dirai le but & l'utilité. -- Oh! dis-nous-le bien vite. --- Il faut, loin d'aigrir le superbe Don Lescar, que tu feignes d'entrer dans ses vues, de l'aimer même. --- Moi? jamais. -- Il le faut. Séduit par tes discours, il nous sera plus facile de le tromper. -- Moi, tromper, mon père! --- Ecoute, ma fille : il est des momens dans la vie où la dissimulation devient une nécessité. Pour se soustraire aux poursuites des méchans, il faut quelquefois user de ruse. Dieu peut-il nous en punir? Eh! n'est-ce pas lui obéir que songer à conserver la vie qu'il nous a donnée. --- Mais..... --- Point de mais, ma Lolotte; suis les sages avis d'un père, d'un père tendre qui t'aime..... par une certaine sympathie que le ciel a mise entre nous deux. Je veux te tenir lieu de Milord Welly. Je l'ai connu à Londres: j'ai connu ses vertus & ses malheurs.

Il t'eût prescrit ce détour légitime ; s'il eût pu voir la cruelle alternative dans laquelle tu te trouves. Soyez dociles : faites ce que vous conseille un vieillard qui a plus d'expérience que vous.

LE frère & la sœur y consentirent, quoiqu'à regret. Leur ame pure & franche ne pouvait souffrir tout ce qui altérerait l'auguste vérité qu'ils avaient sans cesse devant les yeux ; mais le comte d'Oresty parlait. Il avait sur leur ame un ascendant irrésistible. Ils cédèrent , & virent par la suite combien ses avis étaient prudents & réfléchis.

EN passant dans la grande place , le comte vit beaucoup de gens attroupés autour de la maison qu'il habitait. Il s'informe ; on lui dit que son ami , le baron de Lerval , venait d'être assassiné. -- O Ciel ! & par qui ? --- Son épouse cruelle vient de lui plonger un poignard dans le sein.

A CES tristes nouvelles le comte rassemble la garde de l'Isle ; la coupable est arrêtée , & conduite dans la prison des femmes. On fait que les Verradiens punissaient l'assassinat de mort. Nous verrons par la suite le parti que nos héros furent tirer de cet événement.

FANFAN & Lolotte , après avoir essayé de consoler leur généreux ami , retournent ensemble au palais de Don Lescar , qui les attendait avec la plus vive impatience. D'où venez-vous , leur demanda - t - il d'un ton menaçant ? Lolotte lui raconta succinctement sa visite dans les cachots , les malheurs du comte d'Oresty , & , pour commencer à mettre en pratique les leçons de ce dernier , elle fit au Gouverneur un souris ingénu qui l'étonna & le désarma. Il saisit ce moment pour parler de sa passion ; Lolotte parut l'écouter avec moins de colère , & fit naître en son cœur quelques rayons d'espoir. Qu'il en coûtait à ce cœur naïf qui ignorait

le manège des coquettes, qu'il lui en coûtait de feindre des sentimens d'amitié, tandis qu'elle en éprouvait de haine & d'horreur ! mais elle obéissait aux loix du bon vieillard, & sentait, sans approfondir son projet, qu'il pouvait avoir raison.

CEPENDANT ce changement était arrivé trop tard. Le barbare Ribeira impatient de ne point voir revenir le vaisseau qui devait ramener Milord Welly, & ayant en outre des emplettes à faire en Angleterre, venait le matin même d'envoyer, sur un autre bâtiment, Livedo chargé des ordres cruels qu'il devait exécuter à Londres sur Adélina. Les vents s'étaient trouvés favorables ; le vaisseau avait mis à la voile ; Fanfan & Lolotte, arrêtés sur le port, avaient même examiné ce départ qui piquait leur curiosité. Ils avaient vu partir Livedo sans se douter qu'il allait pour égorger leur mère. Pauvres enfans... Si Don Lescar eût trouvé Lolotte plus favorable à ses vœux, peut-être eût-il renoncé à ce

barbare. projet. Mais enfin il n'était plus tems. Quelqu'impossibilité qu'il y eût à rencontrer une femme sur son seul signalement & dans un Royaume entier, Livedo était adroit ; il pouvait s'informer sur tous les ports, dans toutes les villes, à Londres même, où il savait qu'elle était allée demeurer, &..... le Lecteur doit néanmoins trembler sur les suites de ce fatal événement.

DON Lescar, satisfait des deux jeunes gens, passa la journée avec eux, leur fit donner une fête, & pria Lolotte de se décider au plus vîte, ajoutant qu'il allait toujours ordonner pour le surlendemain les apprêts de son couronnement. Le soir, le frère & la sœur se rendirent dans la grande Place, y trouvèrent le Comte d'Oresty encore tout étourdi de son accident, & prirent avec lui les mesures les plus convenables à leur situation.

IL leur raconta que la femme du Baron de Lerval, coquette, dérangée,

avait pris dispute avec son mari sur des intrigues qu'il lui reprochait ; que celui-ci l'avait menacée de toute sa fureur si elle continuait à se conduire de même , & qu'enfin cette malheureuse l'avait poignardé pour se soustraire à sa juste vengeance. Voilà , ajouta-t-il , un exemple de ce que je vous disais hier : tels sont les excès qui se commettent à San-Verrado ! Elle est renfermée maintenant , & c'est moi qui vais la poursuivre ; mais changeons de propos. La mort d'un ami , qui seul m'attachait à ce séjour , m'a tout-à-fait décidé à le quitter. Il ne tient qu'à vous , mes bons enfans , de me seconder dans cette entreprise. Le coup est hardi ; mais il doit réussir si vous avez autant d'adresse & de courage que vous montrez d'esprit & de vertu. -- O mon père , interrompit Lolotte ! Si nous pouvions aussi délivrer cette belle captive que nous avons vue dans les prisons ! -- J'y ai pensé , ma fille. Cette infortunée m'a ému de compassion ; elle est comprise dans notre fuite. Écoutez mon projet ?

Don Lescar a seul les clefs des palissades & des chaînes qui retiennent votre pirogue ; car ce n'est que dans ce frêle bâtiment que nous pouvons nous sauver. Que ferions-nous d'un grand vaisseau ? Qui le conduirait de nous quatre ? Il n'y faut pas penser. Votre pirogue est bien faite , solide , je l'ai examinée : en un mot, j'espère la gouverner de manière que nous aborderons dans un endroit habité par des êtres moins cruels que ces Colons , & où il nous sera permis de retourner à Londres où je veux vous mener , si Dieu me laisse vivre assez long-tems pour cela. Don Lescar ayant donc seul les clefs nécessaires à notre évasion , il faut user de ruse pour les lui enlever ; puisqu'il a fixé à après demain le jour de ton hymen , consens à tout ; & le soir , quand tous ses gardes seront retirés , mets dans son verre une pincée de cette poudre narcotique : il s'endormira , tu prendras le paquet de clefs que tu trouveras sous le chevet de son lit , & tu viendras avec Fanfan me

retrouver sur le port, où je t'attendrai avec la belle Anglaise.

Le projet était téméraire; l'exécution en paraissait impossible, périlleuse; mais nos Sauvages transportés de l'espoir de quitter un pays qu'ils avaient en horreur, promirent tout, & l'on va voir que le Ciel, qui veillait sur eux, ne les abandonna pas dans cette entreprise.

Le lendemain, le Comte, vêtu d'une longue robe blanche, le visage & les mains couverts de même se rendit à la prison, où il dit au Concierge que, sous l'apparence formidable d'un revenant, il voulait épouvanter la Baronne de Lerval, tirer de sa bouche les noms de ses amans, & de ceux qui avaient pu lui conseiller un crime si atroce. En conséquence il lui demanda la permission de lui parler seul & sans témoins. Le Concierge, qui ne se doutait nullement des projets du Comte, le lui permit, & lui fit ouvrir la porte du

cachot de la coupable. La Baronne épouvantée de cette apparition subite, jeta un cri, & s'évanouit. Le Comte en profita pour déposer à côté d'elle une lettre & un poignard ; puis il sortit, fit refermer la porte par le géolier, à qui il dit que la Baronne lui avait tout avoué, remonta chez le Concierge, reprit ses habits & revint chez lui. Le motif de cete mascarade que le Comte avait imaginée était qu'il ne voulait point être reconnu de la coupable, dont il voulait se servir pour délivrer la belle Anglaise.

EN effet, la Baronne de Lerval revenue à elle, & toute effrayée encore de l'aspect du fantôme, apperçut la lettre déposée à côté d'elle, l'ouvrit, & y lut ces mots :

« VOTRE mort est arrêtée au Con-
 » seil, femme infortunée ; mais vous
 » pouvez vous sauver. Quelqu'un qui
 » vous aime & qui saura trouver le
 » moyen de forcer les chaînes du port,
 » pour fuir avec vous, vous donne un

» poignard pour assassiner le geolier
» qui viendra demain au soir vous
» apporter votre nourriture. N'oubliez
» pas que c'est demain au soir : venez
» jusqu'au premier guichet , & laissez
» faire le reste à votre libérateur. »

Ce billet perfide , bien loin de sauver la Baronne de Lerval , devait la punir de son crime : mais revenons à Fanfan & Lolotte. Celle-ci avait cédé au desir du Gouverneur : Tout était préparé pour la cérémonie du lendemain. Ils passèrent la nuit , dans l'attente des grands événemens que le soleil devait éclairer. Le Comte d'Oresty , quoiqu'affaibli par l'âge , était courageux , entreprenant. Jamais , sans lui , nos deux jeunes gens n'auraient sorti d'une Isle , où leur vertu , & même leur vie couraient à tous momens les plus grands dangers.

Dès que l'aurore eut ramené la lumière , Don Lescar conduisit sa nouvelle épouse au temple , où elle prononça le serment fatal , en balbutiant ,

butiant, & craignant d'offenser l'Être suprême, devant lequel elle faisait un parjure; mais une force surnaturelle agissait sur elle. Elle se prêta à toutes les cérémonies sacrées & revint au palais, pâle, tremblante, & presque découragée. Le frère & la sœur, tous deux vêtus de superbes pièces d'étoffes, ornés de pierries, de plumes & de bijoux précieux, se mirent ensuite à une table somptueuse, où l'on servit un repas magnifique, qui dura jusqu'après le soleil couché. Don Lescar, enchanté auprès de sa victime, se flattait du bonheur le plus parfait, & commençait à égarer sa raison dans des flots de liqueurs. Vers minuit, il fit signe à ses gardes de se retirer, & proposa à la tremblante Lolotte, de passer dans un autre appartement; mais tout-à-coup, il chan celle, ses yeux se ferment, il s'étend dans son fauteuil, & dort du plus profond sommeil. Les deux jeunes gens surpris de l'effet narcotique de leur poudre, cherchent le trousseau, sortent par une porte dérobée dont

ils ont la clef, & courent au port ; où ils rencontrent le vieillard qui , sans les aborder , crie aux gardes-ports : courez vite , mes amis , le feu est à la prison , tous les prisonniers s'échappent. En effet , un tourbillon affreux s'élève dans les nues , les gardes quittent leur poste , volent à l'incendie ; le Comte ouvre les palissades , une femme voilée vient le joindre , tous quatre se jettent dans la pirogue , la déchaînent , & s'éloignent à force de rames.

MAINTENANT qu'ils sont en pleine mer , éloignés de San-Verrado , revenons un peu sur nos pas , & voyons quelles ruses le Comte d'Oresty avait employées pour réussir dans son entreprise ? Le billet qu'il avait écrit à la Baronne de Lerval , avait produit tout l'effet qu'il en attendait ; cette femme ne soupçonnant pas de quelle main pouvait partir cet écrit salutaire , s'imagina qu'un de ses amans , déguisé , avait projeté de la sauver , & de fuir avec elle ; les malheureux

se flattent toujours, même au comble du désespoir. Les chimères deviennent vraisemblables, la tête s'échauffe, l'esprit travaille, & chose incroyable ! on est toujours plus porté à croire le bonheur que le malheur. La Baronne se détermina à profiter de l'avis, & réussit heureusement pour le Comte, Fanfan, Lolotte & la belle Anglaise, quatre infortunés, dont seule elle pouvait, & sans s'en douter, briser les liens.

Le soir, le geolier, après avoir fait sa tournée, suivant sa coutume, vint au cachot de la Baronne; il déliait ordinairement les prisonniers, pour leur donner la liberté de manger; celle-ci fauta sur lui, & lui plongeant à plusieurs reprises son poignard dans le cœur, l'étend à ses pieds, baigné dans son sang.

ON s'étonnera peut-être de ce qu'une femme ait pu venir à bout de massacrer un homme; mais si l'on réfléchit qu'il n'était point sur ses

gardes , dénué d'armes ; si l'on fait attention à la supériorité que lui donnait sur son ennemi , & le poignard , & la rage , & le desir de briser ses fers , on regardera cet événement comme très-possible. D'ailleurs les guichetiers de San-Verrado n'étaient point accompagnés comme les nôtres , de ces énormes chiens , qui gardent mieux les prisonniers que les verroux & les clefs. Ces animaux domestiques étaient inconnus dans la peuplade Baytienne , & l'on n'avait même jamais pensé à les y introduire.

PENDANT que la Baronne se débarrassait ainsi de son surveillant , le Comte d'Oresty avait mis le feu à un arsenal voisin , qui renfermait toutes les poudres trouvées par les Pirates dans les vaisseaux qu'ils prenaient. Le Concierge , à la tête de quelques geoliers , était sorti pour éteindre l'incendie : un seul était resté , le Comte commence par le poignarder : en entrant dans le premier guichet , il rencontre la Baronne de Lerval , se

venge sur elle du meurtre de son ami, vole à son cachot, y trouve le geolier qu'elle venait d'immoler, lui dérobe ses clefs, ouvre la prison de la belle Anglaise, l'emmène à la hâte, se rend sur le bord du rivage, en chasse les gardes-ports, comme on l'a vu ci-dessus, & parvient à se jeter dans la pirogue avec ses trois compagnons, sans qu'on ait le tems de connaître ses complots, & de le poursuivre.

JE conviens avec le Lecteur, que ce coup était digne d'un étourdi; il exigeait trop de circonstances, il y avait trop de monde dans le secret pour qu'il pût réussir; mais le Comte d'Oresty avait toute sa vie agi sans réflexion, & tout avait toujours secondé ses desirs. Glacé par l'âge, il était néanmoins capable de grandes choses, & le bonheur le servait dans cette circonstance comme dans tout ce qu'il avait entrepris.

D'AILLEURS, rien de plus croyable & de moins étonnant que cette aven-

ture. Le feu prend au magasin des poudres, tout le monde y court, un seul geolier reste; il ignore le meurtre de son camarade, il est facile de l'égorger. Dès-lors la prison reste sans gardiens; tout le monde se porte plutôt du côté de l'incendie que du côté du port, & la suite doit nécessairement réussir.

MAIS abandonnons l'Isle San-Ver-rado & ses odieux Colons : laissons Don Lescar enseveli dans le plus profond sommeil, & retournons à nos quatre voyageurs que nous avons laissés errans sur les mers, pendant la nuit, éclairés seulement par la lune & le reflet que jettait sur eux l'incendie de l'arsenal Verradien, qui ne tarda pas à sauter en l'air & à tranquilliser le Comte sur les poursuites que l'on aurait pu faire en s'apercevant de son absence & de celle des deux jeunes gens.

LA belle Anglaise saisie d'étonnement, ne savait quel homme géné-

reux , ou plutôt quel Dieu l'avait retirée de sa prison : elle baignait de ses larmes les genoux du Comte , & levait les mains au Ciel , pour le remercier de cette faveur inopinée qui sans doute venait de lui. Lolotte & Fanfan , immobiles , fixaient l'Isle avec effroi & ne pouvaient proférer une seule parole. Le Comte , muet aussi , répandait dans les caisses de la pirogue quelques provisions qu'un quart-d'heure avant d'embraser l'arsenal , il était venu déposer au pied des palissades , dans un endroit écarté , & qu'il n'avait pas oublié de prendre après la retraite des gardes-port.

FANFAN rompit le premier le silence : où allons-nous , demanda-t-il au Comte ? Eh ! le fais-je , mon fils , répondit celui-ci encore troublé de tous ces événemens ! -- Ecoute , mon Père , notre Isle n'est pas éloignée , je... -- Qu'y ferions-nous , Fanfan ? -- Je ne fais : j'ai un pressentiment que nous y trouverons notre cher Protecteur. -- Pure chimère , mon

ami. Eh, d'ailleurs en favons-nous la route ? -- Oh ! je te l'indiquerai ; tiens : elle doit-être là. -- Comment le devines-tu ? -- C'est que la lune, il y a cinq jours, venait du midi & qu'elle était en face de notre Isle, ou plutôt du rivage où nous nous sommes embarqués.

LE Comte sourit & trouva la remarque de Fanfan ingénieuse ; mais son dessein n'étant pas de quitter un endroit habité pour aller vivre dans un lieu désert ; il dirigea sa petite voile vers Cuba, dont il connaissait à-peu-près la direction, & pria l'Être Suprême d'exaucer ses vœux, de guider son frêle bâtiment dans un voyage aussi périlleux & dont le terme était si incertain.

« Si j'ai quitté San-Verrado, s'écria-t-il, ce n'est que pour ces jeunes gens, ô mon Dieu ! Conduis-les : prends-les sous ta protection ? Moi, je suis vieux, mes jours sont sur leur déclin, tu peux les reprendre ; mais

confidère la jeunesse & les malheurs de ces innocentes créatures ? Sans doute tu ne les a pas conservées dans un climat sauvage , pour les laisser périr dans les flots : sois leur pilote , Être-Suprême , & fais-moi mourir , si tu le veux , quand je les aurai remis dans un lieu sûr , dans un lieu où ils pourront observer ta loi divine & se montrer , par leur vertu , le digne ouvrage de tes mains » !

LES deux jeunes gens répétèrent sa prière & la pirogue vogua au gré des flots & de la Providence qui la conduisait.

CEPENDANT le Comte d'Oresty , pour distraire ses compagnons des dangers imminens qu'ils couraient , pria la belle Anglaise de lui conter ses aventures , ce qu'elle fit en peu de mots.

CHAPITRE VI.

Filoli & Mioco , Anecdote Caïcienne.

« **H**OMME généreux , à qui je dois la liberté , la vie & l'honneur , l'honneur ! ce bien si précieux !... Que ne dois-je pas à votre humanité ! Qu'est-ce qui a pu vous intéresser pour une femme abandonnée de tout le monde , ignorée de toute la terre , exilée dans une Isle & languissante au fond d'un obscur cachot ?... Par où ai-je mérité !.. Mais je vois que ma reconnaissance vous afflige ; je devais m'en douter : votre cœur ne serait pas grand & magnanime , s'il n'était modeste ! Je vais donc satisfaire votre curiosité. Mes aventures ne sont pas longues , & le respect que m'imposent certains noms , que je dois ménager par égard pour un père respectable , m'engagera ,

pour le moment , à vous les céler & à abrégér un récit qui ne peut - être intéressant que pour moi.

JE suis née à Londres , d'une famille noble & distinguée. Mon père , qui m'avait eue d'une première épouse , eut la faiblesse de me sacrifier aux intérêts de son fils , homme dur , barbare , qui m'outragea , m'accabla de chagrin , & finit par me forcer à voyager avec lui dans des pays éloignés. J'eus un époux , la mort me l'enleva. Les flambeaux d'hyménée furent pour moi des flambeaux funéraires. Je revenais dans ma patrie , j'allais la revoir lorsque le cruel Georges Blak attaqua notre vaisseau , perça de coups mon frère , me conduisit à Don Lescar , & piqué de la froideur & de la haine que je témoignai à ce chef de brigands , m'enferma dans une étroite prison , où , sans vous , j'aurais terminé une vie traversée par tant de malheurs & que je ne regrettais que pour un fils que peut-être je ne reverrai jamais ... » !

LA belle Anglaise se tut , & le Comte respectant son secret , ne voulut pas la forcer à s'expliquer davantage. Il la plaignit , la consola , & lui promit de ne pas l'abandonner qu'il ne l'eût conduite à Londres & remise dans sa patrie ; mais Lolotte & Fanfan , que ce récit avait vivement intéressés , allaient lui faire mille questions , lorsqu'un bruit assez singulier leur fit tourner la tête & jeter leurs regards sur les mers , dont les flots écumans semblaient apporter près de leur pirogue un monstre prêt à se jeter sur eux. Nos quatre voyageurs interdits ne purent s'empêcher de frémir dans l'attente de ce que produirait ce prodige peu naturel , mais quel fut leur étonnement , lorsque , plus près des objets , ils apperçurent distinctement au clair de la lune , deux jeunes Nègres qui fendaient les flots , & semblaient implorer leur assistance ! Le Comte , ému de compassion , leur jeta soudain un cable , & les vit en un instant s'accrocher aux bords de la pirogue ,
&

& y monter avec autant d'adresse que d'agilité. Ce qui surprit encore plus le généreux vieillard , ce fut de voir qu'ils étaient liés tous deux par une corde qui leur passait autour du corps & laissait entr'eux l'espace d'environ deux brasses.

QUAND ils furent dans la pirogue , ils se secouèrent , rendirent de l'eau salée ; puis , regardant leurs libérateurs d'un air étonné , ils se jetèrent à genoux , joignirent leurs mains & firent entendre , par les gestes les plus expressifs qu'ils les remerciaient du service qu'ils venaient de leur rendre. Ils parlaient aussi ; mais leur langage était si barbare qu'il était presque impossible d'entendre ce qu'ils disaient. Cependant le Comte , qui avait vécu dans les Isles , où il avait entendu parler des Nègres de tous les cantons , se fit peu à peu à leur jargon , & vint à bout de les comprendre assez bien pour leur servir d'interprète auprès des trois compagnons. Ils paraissaient avoir tous deux seize à dix-huit ans.

III. Partie.

G

Absolument nus, il était aisé de voir qu'ils étaient des deux sexes. L'un d'eux prit la parole, & s'écria : « ô Blanc ! Qui es-tu ? Un Dieu sans doute !... Pourquoi n'es-tu pas fait comme moi ! tu es plus beau que nous : tu n'es pas noir, tu as de beaux cheveux, un corps différent du mien ! D'où viens-tu, homme étonnant ? Du Ciel ? Es-tu fils du Soleil ? Etes-vous tous des rayons de cet astre qui éclaire les plaines de *Kerbady* ?... Par pitié, ô Blanc ? Instruis-moi ? vois la belle *Filoli* : elle t'en prie aussi. Oh ! réponds-moi, réponds-moi » ?

Le Comte, surpris de ce langage, se douta aisément que ces Nègres n'avaient jamais vu d'Européens. Cela piqua sa curiosité ; il leur fit mille questions, auxquelles ils satisfirent du mieux qu'ils purent, d'après leur peu de connaissances, & la différence du langage du Comte qui s'efforçait d'imiter le leur & de se faire entendre d'eux par signes ou autrement. -- Comment t'appelles-tu ? -- Mioco..

-- De quel endroit es-tu, Mioco ?
-- De Kerbadi, je te l'ai dit déjà. --
Quel est ce pays, où est-il ? -- Sous
le Ciel. -- J'entends bien ; mais n'en
as-tu pas vu d'autres ? -- Est-ce qu'il y
en a d'autres ? -- Sans doute. Voyons :
conte moi ce qui t'est arrivé jusqu'à
présent & dis-moi pourquoi je t'ai
trouvé dans les flots , prêt à perdre
la vie ? -- Volontiers. Ecoute-moi !
Regarde la belle Filoli & plains-nous
tous deux , car nous sommes bien
malheureux !

Ici le Comte interrompit Mioco
pour lui faire des questions sur le
climat de son pays, sur sa position
respectivement au Soleil levant, &c.
&c. D'après les indications de ce
Sauvage, le Comte présuma qu'il était
né dans une des Caïques , isles de
l'Amérique au Nord de *Quisqueïa* ou
Saint-Domingue. Leur situation les
a fait regarder jusqu'à présent comme
inhabitables ; mais il y a apparem-
ment quelques contrées de Nègres qui
n'ont aucun commerce avec les Eu-

Absolument nuds , il était aisé de voir qu'ils étaient des deux sexes. L'un d'eux prit la parole , & s'écria : « ô Blanc ! Qui es-tu ? Un Dieu sans doute !... Pourquoi n'es-tu pas fait comme moi ! tu es plus beau que nous : tu n'es pas noir , tu as de beaux cheveux , un corps différent du mien ! D'où viens-tu , homme étonnant ? Du Ciel ? Es-tu fils du Soleil ? Etes-vous tous des rayons de cet astre qui éclaire les plaines de *Kerbady* ?... Par pitié , ô Blanc ? Instruis-moi ? vois la belle *Filoli* : elle t'en prie aussi. Oh ! réponds-moi , réponds-moi » ?

Le Comte , surpris de ce langage , se douta aisément que ces Nègres n'avaient jamais vu d'Européens. Cela piqua sa curiosité ; il leur fit mille questions , auxquelles ils satisfirent du mieux qu'ils purent , d'après leur peu de connaissances , & la différence du langage du Comte qui s'efforçait d'imiter le leur & de se faire entendre d'eux par signes ou autrement. -- Comment t'appelles-tu ? -- Mioco..

-- De quel endroit es-tu, Mioco ?
 -- De Kerbadi, je te l'ai dit déjà. --
 Quel est ce pays, où est-il ? -- Sous
 le Ciel. -- J'entends bien ; mais n'en
 as-tu pas vu d'autres ? -- Est-ce qu'il y
 en a d'autres ? -- Sans doute. Voyons :
 conte moi ce qui t'est arrivé jusqu'à
 présent & dis-moi pourquoi je t'ai
 trouvé dans les flots , prêt à perdre
 la vie ? -- Volontiers. Ecoute-moi !
 Regarde la belle Filoli & plains-nous
 tous deux , car nous sommes bien
 malheureux !

Ici le Comte interrompit Mioco
 pour lui faire des questions sur le
 climat de son pays , sur sa position
 respectivement au Soleil levant, &c.
 &c. D'après les indications de ce
 Sauvage, le Comte présuma qu'il était
 né dans une des Caïques , isles de
 l'Amérique au Nord de *Quisqueïa* ou
 Saint-Domingue. Leur situation les
 a fait regarder jusqu'à présent comme
 inhabitables ; mais il y a apparem-
 ment quelques contrées de Nègres qui
 n'ont aucun commerce avec les Eu-

ropéens Les isles Caïques sont à 305 d. 25 de long. sur 21, 40 de lat. Caïcos en est la Capitale.

Mioco fit donc à ses libérateurs le récit suivant , qui n'était pas si facile à entendre dans sa bouche que tel que je vais le traduire. Son jargon était si barbare que le Comte d'Oresty fut obligé de suppléer , par son intelligence , aux expressions & aux mots techniques que Mioco ignorait absolument. Le Comte l'interrompait souvent pour lui faire des questions , que l'autre résolvait aussi clairement qu'il lui était possible , & c'est d'après toutes ses explications , que le vieillard Français m'a transmis les discours du sauvage , d'une manière assez intelligible , pour que je puisse les offrir de même à mes lecteurs.

PENDANT que nos six voyageurs , éclairés par la Lune , voguent dans une frêle pirogue au gré des flots & du vent qui enfle leur petite voile , écoutons parler le Caïcien & voyons.

quelle était cette *belle Filoli* qui , muette d'étonnement , considérait les blancs & n'osait ni remuer , ni même respirer.

« JE perdis de bonne heure mon père & ma mère ; seul , dans l'âge le plus tendre , sans appui , sans parens , j'eus recours à mon industrie pour me procurer le maïs & l'abri. En conséquence , je me rendis utile à mes compatriotes autant que mon âge me le permettait. Tantôt je montais sur un arbre , (1) portant sur ma tête un perroquet privé. Les chasseurs , couverts de feuillages , s'approchaient doucement & faisaient crier le perroquet. Ce bruit attirait tous les oiseaux de la même espèce qui s'attroupaient en criant aussi de toutes leurs forces. Soudain je passais au col du plus près , un nœud coulant par

(1) Manière de prendre les perroquets , dont se servent les Nègres de quelques contrées de l'Amérique , par le moyen d'un enfant de dix à douze ans.

lequel je le tirais à moi , & continuant cette opération , je les prenais ainsi jusqu'au dernier. Tantôt j'allais à la chasse des *utias* , des *chémis* , des *mohanis* , des *coris* & des *goschis* dont je me nourrissais (1). Une autre

(1) A leur arrivée dans l'Amérique, les Espagnols y trouvèrent cinq espèces d'animaux , que les chats & les chiens ne tardèrent pas à détruire. Il paraît que les plus grands ne l'étaient pas plus que nos lapins ordinaires , dont les trois premières espèces tenaient beaucoup , & que tous avaient la chair assez bonne. L'*utias* était de la grosseur d'une souris , & le *cori* de celle d'un petit lapin. On voyait des *utias* tout blancs ; mais , dans le plus grand nombre , les couleurs étaient mêlées. Le *cori* était blanc & noir : Il n'avait point de queue , & sa gueule ressemblait à celle d'une taupe. Les *goschis* étaient de petits chiens muets qui servaient d'amusement aux Nègresses , & qu'elles portaient sous le bras. On les employait aussi à la chasse pour éventer les autres animaux. Comme ils n'étaient pas moins bons à manger , ils furent d'une grande ressource aux Espagnols dans les premières famines auxquelles ils se virent réduits. On en distinguait plusieurs sortes : les uns avaient la peau tout-à-fait lisse , d'autres étaient couverts d'une laine fort douce , & le plus grand nombre n'avait qu'une espèce

fois , je servais les *Butios* dans les fêtes religieuses qu'ils donnaient à nos Zémez (1). Souvent je battais

de duvet fort tendre & fort rare. Leurs couleurs étaient aussi variées que celles de nos chiens , & beaucoup plus vives.

(1) La religion des Américains , avant l'invasion des Espagnols , n'était composée que d'un tissu mal assorti des superstitions les plus grossières. Les figures qu'ils donnaient à leurs divinités étaient sales & hideuses. Les plus supportables étaient de celles de quelques animaux , tels que des crapauds , des tortues , des couleuvres & des caymans ; mais , le plus souvent , c'était des figures humaines horribles & monstrueuses , qui avaient tout à-la-fois quelque chose de bizarre & d'affreux. Un tel excès de difformité les leur faisait regarder comme des êtres redoutables qui pouvaient faire plus de mal que de bien ; aussi l'objet de leur culte n'était-il que de les apaiser. Ils les faisaient de craie , de pierre ou de terre cuite , & les nommaient *zémez*. Leur usage était de les placer à tous les coins de leurs maisons , d'en orner les meubles & de s'en imprimer l'image en divers endroits du corps. Il n'est pas étonnant que , les ayant sans cesse devant les yeux , ils les vissent souvent dans leurs songes. Les uns présidaient aux faisons ; d'autres à la santé , à la chasse , à la pêche , &c. ; chacun d'eux avait son culte. Ce-

le tambour aux danfes du *batos* &

pendant les *zémez* ne paffaient que pour des divinités fubalternes , & pour les miniftres d'un être fouverain , unique , invifible , tout puiffant , auquel on donnait une mère qui portait cinq noms différens ; mais on ne rendait aucun culte à ce Dieu fuprême ni à fa mère.

LES *zémez* fe communiquaient particulièrement aux *Butios* , nom des prêtres américains. Dans les cérémonies religieufes que les Nègres faisaient pour honorer les *zémez* , le grand *Butios* avait coutume de fe fourrer dans la gorge un bâton propre à le faire vomir ; l'efprit d'une cérémonie fi bizarre était de faire connaître que pour fe préfenter dignement devant les Dieux , il faut avoir le cœur pur & comme fur les lèvres.

LES *Butios* exerçaient encore l'office de chirurgiens , de médecins & de droguiftes. Leur manière de traiter les malades était fort étrange. Après diverfes cérémonies , ils fuçaient la partie infirme , & feignant d'en tirer une épine ou quelque chofe de même nature qu'ils avaient eu foin de mettre dans leur bouche , ils déclaraient que c'était la caufe du mal , avec la malignité de l'attribuer à quelqu'un , qu'ils mettaient , par cette calomnie , dans le cas de recourir à leur protection.

du *calenda* ; (1) mais mon occu-

(1) Le *batos* & le *calenda*. Le *batos* était une espèce de défi qu'une bourgade faisait à l'autre , & dont la victoire était célébrée par une danse générale , au son d'un tambour composé d'un tronc d'arbre & recouvert d'une peau. Après la danse , on ne manquait pas de s'enivrer de fumée de tabac ; débauche fort courte qui ne consistait qu'à tirer par le nez , un tuyau fait en forme d'Y , dont on se mettait les deux branches dans les narines , la fumée d'un tas de feuilles humides de tabac que l'on étendait sur des braises à demi allumées. L'ivresse suivant bientôt , chacun demeurait assoupi dans le lieu où il était tombé , à l'exception du Cacique que les femmes prenaient soin de porter sur son lit. Les songes qui pouvaient arriver dans cet état , passaient pour autant d'avis du ciel.

LE *calenda* est une danse que l'on croit venue du royaume d'Ardra , sur la côte de Guinée. Les Espagnols l'ont apprise des Nègres , & la dansent comme eux dans tous leurs établissemens de l'Amérique. Elle est d'une indécence qui porte quelques maîtres à la défendre , & ce n'est pas une entreprise facile , car le goût en est si général & si vif , que les enfans mêmes , dans l'âge où il leur manque encore la force pour se soutenir , imitent leurs pères & leurs mères , auxquels ils la voient danser , & , si on ne les en empêchait , passeraient volontiers les jours en-

pation la plus ordinaire était de brûler les herbes dans les *savanes*, de remuer la terre avec un bâton & d'y planter le maïs. Enfin je servais tout le monde & je subsistais ainsi.

Un jour il se fit une grande procession au temple des Zémez ; je fus choisi pour porter les gâteaux consacrés & précéder le grand Cacique, qui, jouant du tambour, s'arrêta à la porte du temple & donna le signal pour commencer les sublimes cantiques. Soudain, remettant les offrandes entre les mains des Butios, j'élevai la voix & chantai celui-ci que tout le monde répéta ensuite en chœur :

CANTIQUE CAÏCIEN.

O soleil ! prête-moi tes flammes ,
Pour mieux graver , en traits de feux ,
Cet amour qui regne en nos ames ,
Pour ton disque majestueux.

tiers à cet exercice , qui les échauffe & nuit beaucoup à leur croissance.

Je vais chanter le grand mystère
De la création ,
Et dire qui peupla terre
Par ta permission.

DEUX souterrains affreux & sombres
Renfermaient , dans d'énormes puits ,
L'homme & la femme , avec les ombres
De ceux qui naquirent depuis.
La terreur , fruit de la faiblesse ,
Retenait les humains ;
Tu contemplais avec tendresse
L'ouvrage de tes mains.

MAIS le démon , auteur du crime ,
Soufflant dans ces cœurs bas & vains ,
Ils osèrent quitter l'abîme ,
Au mépris de tes ordres saints.
Soudain on les vit sur la terre ,
Etablir tous les maux ,
Y répandre la mort ; la guerre
Et les autres fléaux.

Dis nous , Soleil , dans ta colère ,
Comme tu punis les humains ;
Dis comme tu changeas en pierre
Les gardiens des deux souterrains ;
Dis que les uns devinrent arbres ,
Les autres animaux ,
Ceux-ci rochers , reptiles , marbres ,
Ceux-là petits oiseaux.

MAIS quoi ! ta bonté paternelle ,
auve deux mortels vertueux. . .
vois *Acantof & Zanelle* ,
peupler la terre sous tes yeux.
Leurs enfans faibles & débiles ,
Habitent ce féjour ;
Tu règues sur leurs cœurs dociles ,
Soleil , source d'amour (1).

A peine finissais-je de chanter qu'un grand murmure s'éleva dans l'assemblée. Le désordre s'y mit , & , curieux de connaître la cause de cet événement , je m'approchai & vis avec indignation un vieillard vénérable que l'on traînait inhumainement au supplice. Une jeune fille était à ses côtés qui , versant un torrent de larmes , implorait la clémence des Juges pour son père qu'elle jurait être innocent. M'étant informé du délit , on me dit que le vieillard , entré dans le temple , avait renversé le *caïman-zémez* & l'avait indignement foulé aux pieds.

(1) Ce cantique renferme toute la croyance des Nègres sur la création. On voit que toutes les religions ont eu entre elles un certain rapport sur le péché du premier homme , le déluge & le pardon accordé à Noé.

Surpris de cette irrévérence dans un vieillard qui paraissait si respectable , & peut-être déjà touché de la beauté de sa fille dont les larmes tombaient sur mon cœur , je me déterminai à les suivre tous deux jusqu'à la prison , & m'y introduire , & , si je le reconnaissais innocent , à tout mettre en usage pour le sauver. Bientôt nous arrivâmes à un obscur souterrain , dont l'entrée donnait sous l'autel du grand Zémez : on y déposa la victime avec sa fille qui ne voulait point s'en séparer. J'attendis la nuit pour l'exécution de mon projet , & , comme je connaissais tous les détours de cette prison , je me laissai enfermer dans le temple. Ayant ensuite s'appé les fondemens de l'idole faite en terre cuite , je me glissai dans le souterrain , & , adressant la parole aux prisonniers que mon irruption imprévue avait effrayés ; qui que tu sois , m'écriai-je , vieillard infortuné ! apprens-moi quel motif a pu te déterminer à commettre le crime le plus noir & le plus indigne qu'il soit possible d'imaginer ? N'as-

tu pas craint , en fouillant l'idole du grand Zémez , que le Soleil ne te consumât de ses rayons ; veux-tu que ton ame aille habiter la grotte gardée par les démons & d'où fortirent les premiers hommes de Kerbady ? Malheureux ! tu plonges avec toi dans l'abîme la plus belle créature qu'ait formé l'Astre qui nous éclaire ! parle : es-tu coupable ? Si tu l'es , je me réunis à tes Juges pour boire dans tes veines jusqu'à la dernière goutte de ton sang ; mais si tu es innocent , le grand Cayman m'est témoin que je t'enlève d'ici au péril de ma vie , je t'arrache toi & ta fille des mains des bourreaux prêts à t'empaller , & je vais demeurer avec vous deux dans la grande forêt où l'homme n'a jamais plus pénétré que le jour. Parle : j'attends ta réponse. -- Jeune homme , me répondit le vieillard , quelle fermeté fais-tu paraître dans un âge aussi peu avancé ! Quelle divinité t'a envoyé vers moi pour me consoler dans mes peines & sauver ma Filoli , ma fille , mon unique trésor ! tu l'as dit ,

je ne suis point coupable. Ecoute-moi : je vais te confesser la vérité, & , si je t'en impose , je consens que mes membres dispersés servent de pâture aux *mansfënis*.

Tu sauras que le Chef des Butios ayant dernièrement guéri le grand Cacique en suçant sa plaie , en tira une longue épine qu'il m'accusa d'y avoir insinuée ; furieux d'une imposture aussi criminelle , je dissimulai mon ressentiment & parvins à obtenir de mon Maître ma grace qu'il devait aux longs services que je lui ai rendus. Aujourd'hui j'ai rencontré le traître Butios dans le temple , & , sur les reproches que je lui ai faits de l'infâme trahison dont il m'avait accusé, ce scélérat m'a jetté sur le Cayman-Zémez. L'idole s'étant renversée , il a eu l'audace de m'arrêter & de m'accuser de sacrilège. Voilà , mon fils , l'exacte vérité : je te la dis , non pour que tu sauves mes jours , ils ne méritent pas tant de générosité de ta part ; mais au moins sauve ma fille ;

saive Filoli, & le Soleil te recevra
un jour dans le sublime firmament.
-- Je ne t'en demande pas davantage,
répliquai-je : tu m'assures de ton in-
nocence & je te crois.

Je passai la nuit à consoler Kerlo
& sa fille Filoli que je ne pouvais
pas voir, mais dont les traits étaient
vivement gravés au fond de mon cœur.
Vers le matin, après avoir prescrit à
Kerlo ce qu'il avait à faire, je sortis
du cacñot, remis l'idole & attendis,
toujours caché dans le temple, que
les portes en fussent ouvertes, & que
tous les Kerbadiens y fussent at-
troupés. Cela ne tarda pas. Le grand
Butios à la tête des siens entra le
premier, suivi d'un grand nombre
d'hommes & de femmes qui venaient
avec lui chanter les louanges des
Xémez, & prier le Soleil. Alors le
traître Butios prit la parole : Peuples,
s'écria-t-il, un grand malheur vous
menace, le sublime Cayman a été
renversé. Vous vites hier avec quelle
irrévérence un des vôtres osa souiller

son idole sacrée ! Vengez-vous , Peuples , vengez vos Dieux ! On va vous amener le coupable. --- Il ne l'est pas , interrompis-je , ô mes concitoyens , il ne l'est pas. Que l'on interroge l'idole , & si elle me dément , je consens que ma chair soit brûlée à petit feu comme le fut jadis celle du Cacique *Richello*. -- Qui es-tu , me demanda soudain le perfide Butios , qui es-tu pour oser... -- Je suis un enfant , je le fais ; mais un Dieu m'inspire ; il parle par ma voix. Peuples , forcez ce Prêtre à interroger le Cayman Zêmes ? Qu'il l'ose , & qu'il s'apprête à subir tous les supplices destinés aux traîtres !

L'ASSEMBLÉE , trouvant ma demande raisonnable , éleva la voix pour m'appuyer , & le Chef des Butios forcé de consulter l'idole , s'y prit ainsi : O grand Cayman , fils du Soleil , petit-neveu de la Lune , ministre des Étoiles , source de vérité , génie tutélaire de Kerbadi , réponds à ma voix ; dis s'il n'est pas vrai qu'un sacrilège ait osé

porter une main téméraire sur ton idole sacrée ; confonds l'imposture ; soutiens ta Majesté , & daigne éclairer un peuple qui t'honore , te craint & t'implore » ?

IL dit , & soudain une voix souterraine de l'idole rendit cet arrêt foudroyant qui fut le signal de sa perte & du triomphe de mon ami : Impie ! oses-tu accuser l'innocent pour te sauver , toi coupable ! Kerbadiens , vengez-vous sur ce Prêtre sacrilège , & satisfaites le Soleil qui parle par ma voix (1).

(1) Les Egyptiens avaient ainsi des souterrains construits sous leurs temples , & dont l'entrée était sous les pedestaux de leurs idoles. C'était par le même moyen qu'elles rendaient des oracles. M. l'Abbé *Terrasson* , dans son inestimable ouvrage intitulé , *Sethos ou de l'Imitation* , donne sur ces oracles , des détails extrêmement curieux , & dont on ne fera peut-être pas fâché de trouver ici quelques fragmens.

C'ÉTAIT ordinairement dans les pyramides que se faisaient les cérémonies religieuses , & dans lesquelles on observait le plus grand secret.

Un coup de tonnerre aurait fait moins d'effet que ne produisirent ces

L'initié, après avoir été préparé plusieurs années dans des espèces de cloîtres, arrivait avec un guide, qui l'abandonnait aussitôt qu'il l'avait fait entrer dans la pyramide ; là, il trouvait une espèce de casque surmonté d'une lampe mouvante dont il se couvrait la tête, qui servait à l'éclairer. Il descendait ensuite dans un puits très-profond au moyen de chevilles de fer fixées dans le mur de distance en distance. Au fond du puits, il apercevait une porte sur laquelle il lisait : *Ne va pas plus loin, si tu n'as pas le courage & la force d'ame nécessaire à ton entreprise; car jamais tu ne reverrais le jour.* Il poussait cette porte, qui ne faisait aucun bruit en s'ouvrant, mais qui, en se refermant, faisait l'effet d'un tonnerre bruyant, produit par un mouvement mécanique adapté aux gonds. En effet, cette fatale porte passée, il lui était impossible de revenir sur ses pas, & si la fermeté l'abandonnait, des gens, habitans du souterrain, prévenus de son arrivée par le fracas de la porte, le retenaient prisonnier dans les pyramides, d'où il ne sortait jamais. S'il persistait dans son entreprise, il avait quatre épreuves à passer. La première, (celle de la terre), était de faire des détours considérables à plat-ventre & sur des chemins raboteux. La seconde, (celle du feu) était de traverser une fournaise en marchant sur des charbons allumés. Il est vrai qu'ils

paroles sortant de la bouche de Kerlo
lui-même caché dans le piédestal de

étaient recouverts d'une grille de fer en losanges , trempée dans une eau de simples , qui la rendait imperméable au feu ; mais l'initié , qui n'était pas prévenu sur tout cela , était obligé d'aller en avant au risque de périr. La troisième épreuve , (celle de l'eau) consistait à traverser une rivière dont le courant paraissait très-rapide ; mais qui , dans le fait , n'était qu'un simple gué. La quatrième enfin , (celle de l'air) , était de monter sur un petit pont dans lequel était cachée une machine qui faisait un fracas horrible. A peine l'initié avait-il mis le pied sur ce fatal pont , qu'une détente le prenait au milieu du corps , & le portait sous les ailes d'un moulin , où il restait fixé & exposé au vent énorme d'une roue à aubes qui tournait rapidement sur son visage. Au bout de quelques tems , l'initié perdait la tramontane , & se trouvait porté par la machine , dans le corps même de l'idole de bronze qui s'ouvrait , & où il était reçu par les prêtres qui le félicitaient sur son courage , le recevaient dans leur corps , & lui révélaient leurs saints mystères. Toutes ces machines étoient disposées dans les souterrains mêmes des pyramides , & M. l'abbé *Terrasson* en donne des explications si détaillées & si curieuses , que l'on admire , dans son ouvrage , & le génie des Egyptiens , & la force d'ame qu'il fallait avoir pour se résoudre à subir les épreuves

la statue. A l'instant le peuple en désordre entraîna hors du temple le traître Butios, le massacra, revint à la prison, en tira les deux victimes, qui furent conduites jusqu'à leur cabane au bruit des fanfares & des applaudissemens.

EN reconnaissance du service signalé que je venais de lui rendre, Kerlo me prit avec lui; mais tous trois las du tumulte & des tracasseries de la ville, nous fûmes habiter une petite cabane qu'il avait à l'entrée de la grande forêt consacrée à la Lune, & sur les bords du grand fleuve qui occupe tout le reste de la terre.

par lesquelles il fallait passer pour parvenir à l'initiation.

CHAPITRE VII.

L'Hymen , la Trahison ; l'Abordage.

Nous étions heureux ; j'aimais Filoli ; elle m'aimait ; Kerlo approuvait notre amour , lorsqu'un étranger vint traverser notre bonheur , & nous enlever à notre père , à notre patrie , à tout ce qui nous était cher.

UN jour nous avions laissé Kerlo à la cabane , & seuls sur le bord du grand fleuve , nous nous promenions , les yeux fixés sur les eaux , lorsque nous apperçûmes , au bord , un canot , pareil à celui-ci , mais plus petit. Il n'y avait personne dedans , & il était attaché contre un grand roc après des branches de manglier. Cette vue nous frappa. Jamais , dans Kerbady , on ne s'était avisé de fabriquer des petits canots comme celui-là & jamais on

n'avait eu l'imprudence de s'exposer sur le grand fleuve dans une si frêle machine. Filoli n'osa pas y entrer : nous nous contentâmes de bien l'examiner & de remarquer la place où elle était afin de revenir la voir tous les jours. Comme nous passions le long de la forêt , une voix plaintive frappa notre oreille. C'était un homme , il chantait & l'écho répétait ses tristes accens. Voici ce que nous entendîmes :

ROMANCE NÈGRE.

O fleur d'amour !

Viens t'épanouir dans mon ame ?

Pour fleur d'amour ,

Moi languir tout le jour ;

N'a point encor vu naître cette flamme

Que dans nos cœurs allument deux beaux yeux,

Le mien soupire ,

C'est un délire ;

Il bat toujours & n'est point amonreux.

BESOIN d'aimer ,

Venir consumer ma jeunesse ;

Besoin d'aimer ,

Sans cesse m'enflammer !
 Etre moi fait pour sentir la tendresse ,
 Etre moi fait pour brûler de ses feux ;
 Mon cœur palpite ,
 Il bat , s'agite ,
 Il est aimant , & n'est point amoureux.

SEIZE printemps
 Sont déjà passés sur ma vie ;
 Seize printemps
 Causent tous mes tourmens.
 Quand vois la fleur à d'autres fleurs unie ,
 Mon cœur ressent trouble délicieux . .
 Tout l'intéresse ,
 L'émeut , le presse ;
 Il aime tout & n'est point amoureux.

PETITS oiseaux ,
 Au printemps chantent la nature ;
 Petits oiseaux
 Forment des chants nouveaux.
 Comme eux n'ai point cette ivresse si pure ;
 Comme eux pourquoi ne suis-je pas heureux ?
 Trouble paisible ! . .
 Mon cœur sensible ,
 Comme eux l'éprouve & n'est point amoureux

S'IL est beauté
 Qui puisse subjuguier mon être ,
 S'IL est beauté
 Par qui sois agité ,

Père

Père du jour, ah ! fais-la moi connaître...

Entre elle & toi partagerai mes vœux.

Cœur qui t'implore,

L'attend encore ;

Ah ! qu'il la voie & qu'il soit amoureux !

CES couplets nous firent connaître que l'étranger n'avait point encore trouvé d'objet digne de son amour ; ceux qui aiment, compatissent aux maux de ceux qui veulent aimer ! Curieux de savoir de lui la cause de cette indifférence, & ce qu'il venait faire dans notre Isle, nous nous approchâmes plus près & l'interrogeâmes : qui es-tu, lui demandai-je ? --- Hélas ! un malheureux qui cherche, en voyageant, à adoucir ses chagrins. Je suis d'une Isle voisine de celle-ci ; je l'ai quittée pour fuir les persécutions du Cacique, qui en voulait à mes jours. Accordez l'hospitalité à *Corutz* ; qu'il trouve parmi vous ce qu'il cherche depuis si long-tems, des cœurs généreux & sensibles ! --- Tu te plains de n'avoir pas trouvé dans ton pays de beauté capable d'attendrir ton ame ? -- Oui, nos femmes sont fières, impé-

H

rieuses, barbares même, & n'ont point cette délicatesse de sentimens que je voudrais à l'objet de mon amour. Ah ! s'il est parmi vous quelque jeune cœur, doux, aimable, naïf & sincère . . . -- Oui, les Kerbadiennes sont ainsi ; reste avec nous, tu trouveras dans notre ville une épouse, & chez notre père un abri.

CORUTZ nous remercia, accepta notre offre ; & nous le conduisîmes à la cabane de Kerlo, qui le reçut avec toute la bonté possible, & le chargea du soin des savannes & de la chasse. J'étais loin d'éprouver, à son égard aucun mouvement de jalousie. Ce sentiment naît de la défiance, & j'étais trop sûr du cœur de Filoli pour craindre son changement. Mais le lâche Corutz, bien loin de faire un choix parmi les filles de Kerbady qui toutes méritaient d'être aimées, s'attacha uniquement à ma maîtresse, & fut la cause des malheurs qui nous sont arrivés. Kerlo avait pris en lui tant de confiance, qu'il alla jusqu'à lui racon-

ter la ruse qu'il avait employée pour sortir de prison & punir le traître Butios qui l'avait si faussement accusé!

JE m'appercevais cependant que Corutz regardait souvent Filoli avec des yeux passionnés, & cela me donnait de l'inquiétude. Un jour j'en parlai à Kerla : mon père , lui dis-je , je suis homme : donne - moi Filoli , mon trésor ? Elle m'aime , tu me l'as promise , que rardes-tu ? -- Mon fils , me répondit ce sage vieillard , tes vœux seront exaucés. Demain , dès que le Soleil éclairera les plaines de Kerbady , trouvez-vous tous deux à l'entrée de la forêt : préparez-y un autel ; portez-y le grand Zémez qui préside à notre cabane ? Là je vous unirai : là , je vous bénirai , allez & priez ?

QUEL bonheur pour Mioco , pour Filoli ! Demain ils seront unis ! Demain , le père des hommes éclairera leur union ! Quel bonheur !... Hélas ! nous nous flattions d'être heureux ;

mais ce jour si fortuné devait être pour nous le jour du malheur !

CORUTZ, à cette nouvelle , parut inquiet & déconcerté ; mais , sans faire attention à la douleur dont il paraissait pénétré , je songeai à tout préparer pour l'auguste cérémonie du lendemain.

A l'entrée de la forêt consacrée à la Lune était un petit monticule couvert de plantes odoriférantes : j'y dressai un autel rustique paré de fleurs , de cornes de bouc , d'os de caymans , & d'autres Zémez au milieu desquels j'élevai le grand *Flu-Zémez* qui avait la tête d'un homme , les jambes d'un bouc , le corps d'un crapaud & les pattes d'un mansféni. C'est le plus grand de tous les Zémez. Il est le souverain Ministre du grand Etre invisible & préside aux saisons & à la santé.

CELA fait , j'attendis impatiemment le jour , & me rendis à l'autel , avec

Filoli, tous deux ornés de plumes de *canades*, de pierres bleues & de rocou. Kerlo ne tarda pas. Il nous prit par la main & prononça avec nous cette prière adressée au grand Flu-Zémez :
 » Ministre du Soleil, j'unis ces jeunes gens sous tes auspices ! daigne les guider, leur conserver la santé, détourner les orages de leurs savannes & leur donner une nombreuse famille ? Et toi, Soleil, toi qui éclaire cette auguste cérémonie, confirme la bénédiction que leur donne un Père ? Fais qu'ils soient toujours bons, sensibles, humains, & généreux ? Fais qu'ils pardonnent à leurs ennemis, respectent leurs supérieurs, & élèvent leurs enfans dans la crainte des Zémez, ô Soleil ! Je les bénis & les laisse aller » !

ENSUITE il me dit : veux-tu de Filoli pour ta femme ? -- Oui, mon père ! -- qu'elle le soit ! & toi, ma fille, veux-tu de Mioco pour ton mari & maître ? -- Oh oui, mon père ! --- qu'il le soit. Me promettez-vous

de toujours vous aimer? --- Oui, mon père; --- d'éviter le mensonge, le vol & tous les excès? --- Nous te le promettons. -- Eh bien, je vous unis : vous l'êtes : mais, si vous oubliez vos promesses, si vous cessez d'adorer l'Astre du jour, de prier les Zémez, si vous vous rendez coupables de mensonge, de larcin & de sacrilège, je vous abandonne à toute la colère du Ciel. Que le soleil vous change en pierres ou en poissons, comme il fit autrefois aux gardiens des deux cavernes d'où ils laissèrent sortir les hommes : ou bien, qu'indigné des parjures que vous aurez commis, il rentre avec la Lune dans la grotte de Kerbady, qu'ils quittèrent jadis pour éclairer la terre !

Nous lui jurâmes d'observer les loix qu'il nous prescrivait, &, après avoir allumé du feu, nous étendîmes sur des brasiers des feuilles humides de tabac dont nous respirâmes l'odeur en réjouissance de cet heureux événement. Bientôt, endormis par l'odeur

de ces feuilles , nous tombâmes tous à terre , où les songes les plus finistres vinrent agiter mon imagination. A mon réveil , je ne doutai pas qu'il ne dût m'arriver bientôt quelque accident ; & j'eus lieu d'en être persuadé , lorsqu'en me relevant , je ne trouvais plus autour de moi ni Kerlo , ni Filoli , ni Corutz qui avait été immobile témoin de cette auguste cérémonie. Quel effroi s'empare de mes esprits ! des flots de sang sont répandus autour de moi , & mon père , & mon épouse n'y sont plus. O Ciel !...

Je cours à la cabane : personne ! je reviens à la forêt que je remplis de mes cris : personne !... Filoli ? Filoli , ma chère Filoli ? où es-tu ? Mon père ? Kerlo ? Filoli ? qu'êtes-vous devenus ?.. J'errais à l'aventure , & voulais me précipiter dans le grand fleuve , lorsqu'en levant les yeux , j'aperçus sur les eaux , le petit canot du traître Corutz qui s'éloignait rapidement. J'examine , j'approche , je regarde de plus près & j'y reconnais l'infortunée

Filoli levant les mains au Ciel & me faisant des signes pour me témoigner son désespoir ! je ne balançai pas un moment à me jeter à la nage , & quelque vitesse que mit à courir le canot , je l'atteignis bientôt d'assez près pour pouvoir y monter ; mais le cruel Corutz , saisissant un morceau de bois fort long & dont il battait l'eau , m'en donna si rudement des coups sur la tête & par tout , que mon sang coulant de toutes parts , j'allais périr infailliblement sans Filoli qui , se jettant aux genoux du Barbare , fit tant par ses larmes & ses prières qu'il consentit à me recevoir & à me sauver des flots.

Je ne fus pas plutôt dans le petit canot qu'accablant d'injures ce monstre odieux , je lui reprochai sa noire trahison & lui demandai , en sanglottant , ce qu'il avait fait de mon vertueux père ; Filoli me raconta alors , en versant un torrent de larmes , que Corutz ayant tout révélé aux Butios de Kerbady , ils étaient

venu saisir Kerlo au moment où il tombait endormi, que celui-ci, en se défendant, était tombé percé d'un coup mortel, que tous les Butios s'étaient retirés, & qu'à son réveil, elle s'était trouvée dans le canot, entre les bras du perfide Corutz qui cherchait à lui ravir l'honneur.

J'ALLAIS m'élancer sur le traître lorsque, me prévenant, il me lie aux bords du canot, en fait autant à Filoli avec cette corde que tu vois, & , se moquant de nos douleurs, achève de nous désespérer par l'ironie la plus amère & la plus offensante !

HÉLAS ! que faire dans cette cruelle circonstance ! Corutz avait sur moi la supériorité de la taille & de la force, il m'avait vaincu , garotté ; Filoli , reconnaissant de ce qu'il m'avait sauvé la vie , ne savait si elle devait me défendre & se laisser lier elle-même , nous étions affaiblis , abattus par la douleur ! que faire ?...

LE Soleil cependant , qui n'abandonne jamais l'innocent , nous vengea bientôt & punit le coupable. Il se cacha d'abord , sans doute pour n'être pas témoin de nos malheurs. Le grand fleuve s'agita , le Ciel gronda , le jour s'obscurcit , la nuit couvrit toute la nature , & nous , tremblans sur un élément ou nous allions pour la première fois , accablés de chagrins , nous faisions des vœux pour mourir & rejoindre notre infortuné Kerlo. Corutz , inquiet , s'agitait , battait le fleuve avec de longues perches , invoquait le Ciel qui ne l'écoutait pas , & se frappait la poitrine , sans doute pour étouffer les remords qui s'élevaient au fond de son cœur. A la fin , effrayé du danger qui s'augmentait , il prit une résolution violente : ce sont ces malheureux Kerbadiens , s'écria-t-il , qui courroucent le Ciel & causent ce bouleversement !... Amour , fors de mon cœur ? faisons de leur vie un sacrifice aux Zémez : livrons leurs jours pour sauver les miens ?... à l'instant il détache les cables qui nous re-

tenaient & veut nous précipiter dans les flots ; mais soudain un monstre affreux , s'élance , l'engloutit dans ses vastes flancs , & disparaît à nos yeux (*) : peignez-vous notre surprise & notre effroi ? Le scélérat n'est plus : le Soleil a envoyé un monstre pour le dévorer , & nous seuls dans le canot , les mains liées , sans pouvoir agir pour nous débarrasser des cordes qui nous tenaient ensemble , ignorant où nous allions , nous ne pûmes qu'invoquer le grand Flu-Zémez & nous abandonner à la Providence. Nous vogâmes ainsi jusque bien avant dans la nuit ; mais , hélas ! une lame d'eau ayant fait chavirer notre petit bâtiment , nous nous trouvâmes engloutis dans le grand fleuve ; nous luttions en vain contre la mort & nous allions périr sans toi , généreux fils du Soleil ? Tu nous a sauvé la vie : tu nous as

(1) Phénomène qui arrive quelquefois en mer. On en a vu s'élancer souvent jusques sur les ponts des vaisseaux , à plus forte raison dans une frêle pirogue.

rendus l'un à l'autre ! vois Mioco ; vois Filoli : tous deux à tes genoux te rendent grace & prient le sublime Flu-Zémez de te payer ce service , au jour où ton ame ira jouir du plus parfait bonheur dans les plaines du firmament » !

Le Comte , touché des malheurs & des vertus du sauvage Caïcien , se hâta de dénouer le cable qui le liait par le milieu du corps à sa belle Filoli. Il ne l'avait pas fait d'abord , ne connaissant pas le caractère de ses nouveaux hôtes. Il se pouvait qu'ils fussent barbares , antropophages , & qu'ils causassent quelques désordres dans son petit voilier ; mais enfin il les voyait doux , timides , tremblans , & fit tout ce qu'il put pour les consoler & les rassurer. Les deux Sauvages ne se virent pas plutôt libres qu'ils s'embrassèrent & se serrèrent avec des grimaces , des soupirs , des *ah ! hi ! you , you* , & des effusions vraiment comiques. Ils frappaient des mains , éclataient de rire , pleuraient ,
&

& peignaient leur allégresse dans mille contorsions plus ridicules les unes que les autres. Ce qui amusa beaucoup nos quatre voyageurs & sur-tout Fanfan & Lolotte qui ne purent s'empêcher de rire, malgré les inquiétudes dont ils étaient accablés.

CEPENDANT l'aurore avait chassé la nuit. Cette vigilante courière, entraînant le Soleil à son char, avait jetté sur la vaste plaine des mers, un reflet violet qui, se mariant au verd azuré des flots, reproduisait à l'œil mille couleurs que le flux & reflux variaient à chaque moment. Le Comte d'Oresty aperçut tout près de lui mille petites îles qu'apparemment il avait bordées pendant la nuit, sans s'en douter ; mais les flots paraissant s'agiter & se précipiter avec plus de violence, il craignit d'être entraîné malgré lui dans le canal de Bahama, qu'il avoisinait sans doute, & dont la rapidité lui présageait une mort certaine. En conséquence il manœuvra de rames, de voiles & se fit aider.

par les deux Caïciens qui , pendant le séjour de Corutz dans leur Isle , s'étaient souvent amusés à conduire son canot ; mais jamais plus avant qu'une lieue en mer ; tant ils craignaient cet élément qu'ils ne connaissaient pas. Le lendemain matin ils se virent tout près d'une côte qu'ils jugèrent appartenante à des Anglais par la forme des bâtimens , & les pavillons des vaisseaux qu'ils aperçurent en rade.

QUELLE fut la joie de nos voyageurs ! Ils ne se possédaient pas : l'espoir de revoir leurs compatriotes , de retourner bientôt à Londres , les transportait. La belle Anglaise soupirait , levait les yeux au Ciel , & le remerciait de ce bonheur inespéré. Le Comte d'Oresty , contenait ses deux jeunes amis , qui debout , les yeux fixés sur l'Isle , poussaient des cris de joie & faisaient mille extravagances. Les Caïciens seuls ne paraissaient pas partager l'ivresse commune. Ils regrettaient leur pays : le séjour de Kerbady leur

semblait préférable à celui qu'ils allaient habiter avec des Blancs qu'ils craignaient sans les connaître , & qu'ils regardaient comme des créatures surnaturelles , émanées du soleil même. Ces réflexions mentales les affligèrent tellement qu'ils se mirent à pleurer en se regardant , & à pousser des sanglots qui émurent de compassion leurs quatre compagnons de voyage. --- Qu'as-tu , Mioco , lui demanda le Comte d'Oresty ? --- O Filoli ! que vas-tu devenir ? -- Qu'appréhendes-tu , mon ami ? Je n'en fais rien ; Mais... -- Eh bien ? --- Les Kerbadiens , sans lui répondre , se jettent à ses genoux , les arrosent de larmes , le prient , le conjurent de leur être favorable & de ne point les séparer ! -- Vous séparer , mes pauvres enfans , s'écrie le Comte en les relevant ! Vous séparer !... Ah ! Que vous connaissez peu mon cœur ! Dieu m'est témoin que , tant que je vivrai , je ne vous abandonnerai point. Nous serons toujours ensemble , Mioco. Fanfan , Lolotte & vous belle incon-

nue , faisons le serment de ne jamais nous quitter ? Je suis vieux : j'ai besoin d'appui , de compagnie , mon cœur ne peut s'en passer. Ne m'abandonnez pas jusqu'au moment où mes yeux ne verront plus la lumière ? Daignez les fermer , chers amis ? Vous me devez , en quelque façon , votre liberté ? ... Que je vous doive la consolation de ma vieillesse !

Tous se jettèrent dans ses bras : tous le lui promirent. La belle Anglaise ajouta que , privée d'époux , de parens , de famille , rien ne l'attachait plus dans le monde : qu'elle avait un ami , qu'elle voulait le conserver , vivre avec lui , & lui rendre par ses soins & son amitié , tous les services qu'elle en avait reçus. « Je vous détaillerai , continua-t-elle , ô mon libérateur ! Oui , je vous raconterai quelques jours plus au long des aventures dont je ne vous ai tracé que l'esquisse ! Vous reconnaîtrez le malheur qui m'a toujours poursuivie : qu'il nous unisse , ô mon ami ! Que ce triste lien soit

celui de notre amitié : Les infortunés se cherchent, s'aiment ; & c'est en s'attendrissant ensemble que l'on peut goûter cette volupté que les cœurs heureux & indifférens n'ont jamais connue » !

Le calme se rétablit dans tous les esprits. Les Caïciens séchèrent leurs larmes , & la petite pirogue mouilla à la rade de l'Île où elle fut reçue d'une foule d'habitans , que ce spectacle nouveau avait attirés sur le port. Nos voyageurs étaient à peine descendus qu'on les assaillit de questions. On les regardait comme des gens venus de l'autre monde. En effet , ils étaient si singulièrement habillés qu'ils devaient infailliblement exciter la surprise & piquer la curiosité : esquignons un peu leur costume sous les yeux de mes lecteurs ?

D'UN côté, le Comte d'Oresty, vieillard plus que sexagénaire, vêtu de pièces de drap de toutes couleurs, non façonnées & liées tout uniment

avec des cordons. La belle Anglaise , couverte de haillons déchirés & décolorés ; les deux élèves de Milord , surchargés de plumes , de bijoux & de pierreries ; & , pour achever le tableau , deux jeunes Nègres , absolument nus , parés de plumes de Canades , de pierres bleues , peints de Rocou , & qui les suivaient d'un air inquiet & triste !... On conviendra que ce cortège , s'il n'était ridicule , était au moins plaisant.

Ils débarquent enfin , & apprennent avec plaisir qu'ils sont dans l'*Isle de la Providence* , l'une des Lucayes , sur le canal de Bahama ; que cette Isle appartient aux Anglais , que le Chevalier Corpley en est le Gouverneur , & qu'ils recevront de lui tous les secours qu'ils désireront.

Ces nouvelles réjouissent beaucoup notre petite caravane , qui , sans différer davantage , se met en marche pour se rendre au Palais du Gouverneur ,

situé à quelques lieues plus avant dans l'Isle. Elle y arrive enfin, accompagnée des Insulaires qui la suivaient & la conduisaient en triomphe..... Que va-t-elle y rencontrer?.... Comment oserons-nous détailler un événement qui paraîtra romanesque à nos lecteurs, s'ils ne daignent pas attendre à lire les circonstances qui ont pu l'amener!

CHAPITRE VIII.

*Les Reconnaissances ; le Fond-de-cave ;
la Flotte.*

ILS montent chez le Gouverneur, ils entrent : ô surprise ! Milord Welly à ses côtés ! Milord Welly fondant sur ses jeunes amis, les arrosant de larmes & les serrant étroitement entre ses bras !.... Toi !.... Toi ! C'est toi , s'écrient ceux-ci !.... C'est lui ! Nous le revoyons ! -- O bonheur !.... Mais tout - à - coup , Milord Welly s'arrête : il fixe la belle Anglaise ! Dieux !.... Dieux ! Quels traits !.... Mes yeux , ô mes yeux ! Ne vous.... Jenny ! -- Mon époux , ô ciel !....

ILS sont dans les bras l'un de l'autre.... Bientôt Jenny change de couleur : elle tombe sans mouvement.

Les soins les plus efficaces lui sont prodigués : elle ouvre les yeux , & ne peut que s'écrier : Milord !.... Mon époux !.... Que de larmes versées !.... Eh ! Il respire ! -- Oui , je respire , oui , le Ciel m'a conservé pour toi , pour te revoir , pour nous réunir. Mes enfans..... Mes amis..... vous la voyez ? La voilà ! La voilà !.....

QUE l'on se représente , si l'on peut , ce tableau touchant ! Milord & Jenny confondant leurs larmes , nos jeunes élèves les serrant étroitement , le Chevalier Corpley étonné , le Comte d'Oresty attendri , & les deux Caïciens la bouche ouverte de surprise ; & l'on n'aura qu'une faible idée des sensations qui affectèrent alors tous nos acteurs.

LE lecteur ne doit pas être bien étonné de cette rencontre extraordinaire : il avait sans doute deviné Jenny. C'était elle en effet , c'était l'épouse infortunée de notre respec-

table Milord, que le Comte d'Oresty avait sauvée de la prison Verradienne, & pour qui les jeunes gens avaient éprouvé un intérêt si grand. C'était cette belle Anglaise qui leur avait raconté ses aventures dans la pirogue, & qu'aucun d'eux n'avait reconnues. A la vérité, aucun d'eux n'avait prononcé le nom de Milord Welly. Des raisons politiques le leur avaient fait céler à San-Verrado, &, dans la traversée, mille obstacles avaient arrêté Fanfan & Lolotte, qui, distraits par d'autres objets, n'avaient jamais nommé Milord, sans cesser pour cela de penser à lui.

C'ETAIT Jenny enfin ; ils étaient tous réunis ; Jerwik ne paraissait pas dans la foule ; mais bientôt averti de l'arrivée de plusieurs étrangers qu'on lui avait dépeints, il avait fendu la presse, était monté précipitamment, & s'était jetté à corps perdu sur ses jeunes amis qui couvraient ce bon vieillard de larmes & de baisers.

QUAND chacun d'eux eut donné un libre cours à sa joie , Milord embrassa le comte d'Oresty , qu'il se rappella pour l'avoir connu autrefois à Londres , & le Gouverneur fit servir un superbe repas où tous nos convives eurent le tems de causer , & de se remettre un peu de leurs fatigues. Rien ne fut épargné pour rendre le festin splendide. Au dessert , on servit des jarres précieuses , sur lesquelles étaient amoncelés les fruits les plus délicieux des Indes , & que l'on cultivait dans la Colonie : tels que le Mancey , l'Avocat , la Sapote , la Sapotille , la Caïmite , une espèce de Papaye qui s'appelle Marmoera , l'Icaque , la Grenadille , le Coco , les Dattes , l'Ananas & la Banane. Parmi les fruits d'Europe , on distinguait la Grenade , l'Orange , le Fraïsier & les Melons de toutes espèces (*).

QUEL bonheur ! quelle ivresse pour

(1) Tous ces fruits viennent très-bien dans les Isles , & sur-tout dans les Antilles.

ces illustres infortunés , de se trouver tous réunis , de n'avoir plus à craindre pour leurs jours ni pour leur liberté ! ils ne mangeaient point ; ils se regardaient , se questionnaient , & faisaient une telle confusion de leurs aventures , que le Gouverneur les pria de les raconter chacune au moins par ordre , pour jeter plus d'éclaircissement sur leur sort , auquel il prenait déjà le plus vif intérêt ; en conséquence , Milord cédant aux vives sollicitations de Jenny , de Lolotte & Fanfan , du comte d'Oresty , & généralement de toute l'assemblée , commença le premier. Il raconta d'abord tout ce qui lui était arrivé dans l'Isle inconnue depuis son naufrage ; mais pour ne point me répéter, je ne reprendrai son récit que du moment où les enfans , à genoux auprès du tombeau de Derly , avaient entendu de loin des coups de pistolet multipliés. C'est Milord qui parle :

« LES enfans venaient à peine de

me quitter, pour aller rendre leurs devoirs à leur ancien ami, que Jerwik, qui s'occupait à ranger des provisions dans notre petite pirogue, s'écrie soudain : Milord, ah, Milord ! un vaisseau ! --- Un vaisseau, dis-tu ? -- Oui, Milord, un vaisseau ! Il approche, il approche !.... Je regarde soudain, & j'apperçois en effet un bâtiment qui cinglait vers nous à force de voiles. Je ne fais quel effet cette apparition inopinée produisit sur moi. Un mouvement de joie me saisit dans le même moment que mon cœur se ferra. Un trouble inconnu m'agita, &, comme si je prévoyais le malheur qui m'attendait, cet événement, qui dans tout autre tems m'aurait semblé le plus grand bonheur pour moi, m'inquiéta, m' alarma même, sans que je pusse en deviner la cause.... Amis ou ennemis, dis-je à Jerwik, attendons.

A MESURE qu'il approchait de nous, ma terreur diminuait ; le Pavillon espagnol qu'il arborait me tranqui-

lisa même tout-à-fait ; je crus que nous devions attendre tous les secours possibles d'une nation de l'Europe, éclairée, policée & alliée à la nôtre. Bientôt les Espagnols montent sur le pont ; ils nous font signe de les attendre , & descendent , ayant à leur tête un homme de moyenne taille , à l'œil sombre & farouche , au maintien superbe , & qu'ils appelaient Georges-Blak. Cette Isle est-elle habitée , me demanda-t-il d'un ton brusque ? -- Non , voilà le premier vaisseau que nous y voyons aborder. -- Qui es-tu , qu'y fais-tu , vil Sauvage ? -- Que t'importe ? -- fais-tu à qui tu parles ? --- Au moins généreux de tous les hommes ! -- Tu oses m'insulter !..... Amis , qu'on le saisisse ! -- Barbare ! est - ce donc ainsi.....

J'ALLAIS continuer , lorsqu'un des siens , animé par je ne sçais quel motif , lui tire un coup de pistolet qui ne fait que lui effleurer l'épaule. Ah traître , s'écrie Georges-Blak en

se retournant ! tu me réservais ce trait !..... Tiens , meurs..... Il tire son coup de pistolet sur l'assassin , qui l'esquive en tournant la tête , reprend une autre arme (car ils en avaient chacun deux à leur ceinture) , & , pour cette fois , casse la tête au malheureux Georges , dont le crâne rejaillit sur moi ! Étonnés , effrayés de ce spectacle barbare....»

Ici , Fanfan interrompt Milord pour s'écrier : J'étais sûr , moi , qu'il ne l'avait pas tué ! -- Que dis - tu , mon fils ? -- Oh rien. Continue , mon père ; nous t'expliquerons cela Milord poursuivit ainsi :

« ÉTONNÉS , effrayés de la mort de ce barbare , Jerwik & moi nous restons stupéfaits ; mais celui qui venait d'assassiner si lâchement son chef , s'écrie : amis , partons ; abandonnons les lieux où l'on nous a si indignement retenus jusqu'à présent , & portons nos richesses dans quelque pays habité par des Européens , où

nous puissions les convertir en espèces, & retourner dans notre patrie. A ces mots la confusion se met dans tout l'équipage, on nous enlève sans faire attention à nos cris, à nos prières, & l'on nous jette à fond-de-cale, où nous mêlons nos gémissemens à ceux d'une douzaine de femmes infortunées détenues comme nous.

EN VAIN nous vous avons appelés, mes enfans ! envain nous avons prié ces pirates de vous joindre au moins à notre funeste sort ! Etourdis apparemment du coup qu'ils venaient de commettre, de l'espoir qui les attendait, ou de quelque autre objet que nous ne pouvions pas deviner, ils nous avaient inhumainement mis aux fers, sans faire aucune espèce d'attention à ce que nous leur disions.

QUELLE fut notre douleur, lorsqu'enfermés dans une obscure prison, nous nous vîmes séparés de vous,

esclaves sans connaître nos maîtres, ignorant même où l'on nous conduisait !..... Nous versâmes des larmes amères, &, réfléchissant sur votre surprise, sur votre embarras, nous nous livrâmes à tous les excès du désespoir !... Vers le milieu de la nuit, on nous jeta, par une trappe, une nourriture grossière que nous abandonnâmes à nos compagnes d'infortune. On essaya de nous consoler; ce fut en vain, & nous ne cessâmes point de pleurer tout le tems que nous restâmes dans cet horrible cachot. Vers le matin, on descendit dans notre cale six matelots, qui, garrottés comme nous, nous apprirent les raisons de leur détention, & quels maîtres nous avions.

LES prisonnières détenues avec nous, montaient peu auparavant un vaisseau marchand & français, que Georges Blak avait attaqué & pris. Celui-ci mécontent du peu de courage que ses camarades avaient montré dans cette occasion, leur avait fait de

vifs reproches , & signifié formellement qu'ils n'auraient point leur part de ce butin , puisqu'ils ne l'avaient pas mérité. L'un d'eux , nommé *sir Burny* , avait formé avec les autres le projet de se défaire de Georges Blak à la première occasion , d'aller ensuite à Saint-Domingue ou à Cuba vendre leur butin , & de retourner à Londres , pour y vivre tranquillement , loin de San - Verrado , leur île , qu'ils avaient en horreur pour maintes vexations que Georges Blak & un nommé don Lescar de Ribeira , Gouverneur de cette colonie , avaient exercées sur eux. Ils étaient sur le point d'exécuter ce complot , lorsque , frappés d'étonnement à la vue de mon île , ils s'en étaient approchés , nous avaient vus sur le rivage , & voulaient y descendre pour s'emparer de nous. Le reste s'explique de soi-même. Mais , demandai-je à ces nouveaux venus , pourquoi vous ont-ils mis aux fers , vous leurs amis , leurs compatriotes ? -- Hélas ! répondit l'un d'eux , parce que nous n'avions

pas
tion
brav
nou
fom
autr
fes
Ang
de
ne
fir
diale
Dom
nous
nous
Je le
proje
avan
-- c
franç
engle
les h
avaie
& r
qu'ils
puisq
Verra

pas voulu entrer dans leur conjuration contre notre Capitaine, homme brave, généreux & spirituel, que nous regrettons infiniment. Nous sommes vraiment Verradiens, nous autres, au lieu que sir Burny & ses confrères sont presque tous des Anglais enlevés autrefois dans l'Isle de Cuba. Ils ont craint que nous ne conspirassions à notre tour contre sir Burny que nous détestons cordialement. -- Ils vont donc à Saint-Domingue? -- ou à Cuba; c'est ce que nous ne savons pas au juste; mais nous n'y arriverons pas avec eux. Je les ai entendus aujourd'hui même, projeter de nous jeter tous à la mer avant le soleil couché. -- Les barbares! -- c'est leur habitude: le vaisseau français qu'ils ont pris hier a été englouti dans les flots avec tous les hommes qui le montaient. Ils en avaient, auparavant, pillé la cargaison & retiré ces malheureuses femmes qu'ils vont maintenant sacrifier, puisqu'ils ne retournent point à San-Verrado.

LES femmes, à ce récit, pleurèrent, crièrent, s'arrachèrent les cheveux & se livrèrent au plus affreux désespoir. Pour moi & Jerwik, peu émus des maux qu'on nous préparait, nous attendîmes patiemment la mort, qui nous devenait chère après avoir perdu tout ce qui pouvait nous faire aimer la vie!

Nous voguions toujours cependant & ne voyions personne, lorsque vers le milieu du jour, le vaisseau s'agitant tout-à-coup, nous jugeâmes, au bruit que nous entendîmes, que nos pirates devaient être en guerre avec quelque vaisseau bien supérieur au leur; car les boulets qui venaient nous frapper nous paraissaient être d'un plus fort calibre que les nôtres. Jugez de nos inquiétudes!.... Le combat dura environ deux heures, au bout duquel tems notre trappe s'ouvrit: soyez libres, nous dit une voix étrangère, soyez libres: vivez! A ces mots, on nous retire du noir cachot, on détache nos fers, &

l'on nous fait passer sur un autre bord qui nous parut Anglais.

Le Capitaine de ce nouveau navire, nous apprit que les Corsaires ayant voulu lui donner la chasse, il avait usé de sa supériorité sur eux pour les attaquer ; il en était venu à l'abordage, & les avait tous taillés en pièces à l'exception du Chef & de quelques autres qu'il avait mis aux fers. Il nous dit en outre qu'il était chargé par le Gouvernement Anglais de plusieurs négociations dans les Possessions Américaines, & qu'il allait commencer par l'Isle de la Providence, où il avait des lettres de rappel à remettre au Gouverneur.

Nous passâmes ainsi de la plus profonde tristesse à la joie la plus inopinée. Nous attendions la mort, & l'on nous rendait la liberté !..... Je ne puis vous rendre, mes amis, la révolution qui s'opère en nous,

lorsque nous passions rapidement de l'excès de l'infortune au comble du bonheur !.... Elle est étonnante, & je crois que l'on mourrait plutôt en apprenant une heureuse nouvelle, qu'une affligeante.

LE Capitaine désirant connaître nos aventures, chacun de nous le satisfait, &, dès que je lui eus dit mon nom, il me sauta au col, m'embrassa, me ferra étroitement, & s'écria : quoi ! Vous êtes Milord Welly, cet homme infortuné dont les malheurs sont connus de toute l'Angleterre !.... Eh, bon Dieu ! Il y a quinze ans que l'on vous y croit mort ! Qu'êtes-vous donc devenu ? Ah ! mon cher Milord, que je me trouve heureux de vous avoir rencontré, de vous avoir sauvé la vie ! Je le remerciai sincèrement du service qu'il m'avait rendu, & lui demandai s'il pourrait me donner des nouvelles de Miss Woltymar, mon épouse. -- Milady Welly, me répondit-il, n'est plus à Londres depuis plus de douze ans. Son frère l'a emmenée avec lui :

ils ont vendu leurs biens, & l'on ignore ce qu'ils sont devenus!..... A ces mots je retombai dans ma première douleur : A quoi me servira, m'écrasai-je, de retourner dans ma patrie, si je n'y retrouve plus le bien que j'y ai laissé!..... C'est changer de désert!..... O Jenny ! ô mon épouse ! C'en est fait : nous sommes séparés pour jamais!....

Le Capitaine & Jerwik essayèrent de me consoler, & l'on songea à mettre dans la cale les six Verradiens que l'on avait trouvés avec nous, ils étaient les compagnons de ces pirates, & les motifs de leur détention ne leur faisaient point honneur. Nous eûmes donc le soin de nous en assurer afin de tirer de leur bouche & l'avou de leurs forfaits & des renseignemens sur la situation de leur Colonie. Quant aux douze prisonnières françaises, elles furent traitées avec tous les égards qu'elles méritaient, mais elles avaient trop de chagrins pour goûter tout entier l'heureux changement de

leur fortune. L'une avait perdu son mari, l'autre son frère, l'autre son père : toutes étaient séparées de ce qui leur était cher. Elles sont encore ici, & n'attendent qu'une occasion pour retourner dans leur patrie.

Nous arrivâmes enfin à l'Isle de la Providence, où le Gouverneur, ce digne Chevalier que vous voyez ici, nous fit tout l'accueil que nous devions attendre d'un homme généreux & sensible. Il prit part à nos peines, plaignit nos malheurs, & eut la complaisance de nous donner un asile chez lui, où nous oublions l'éloignement où nous sommes de notre pays ; mais il est question maintenant d'une grande expédition. Les six corsaires Verradiens ont tout avoué dans les tortures. Nous connaissons la situation de l'Isle : ils doivent nous servir de guides, & c'est cette après-dinée même que nous devons partir pour aller détruire cette caverne de brigands, & sou-

mettre

mettre la colonie sous la domination Anglaise. Le Chevalier Corpley a bien voulu me donner le commandement de sa flotte, & nous allons mettre à la voile avec quatre cents hommes, qui suffiront pour vaincre cinq à six cents Espagnols des deux sexes, énergiques & pris à l'improviste. Je devais, avant d'y descendre, vous aller chercher dans votre Isle, ô mes enfans, si toutefois j'avais pu la retrouver : mon ami me l'avait permis ; mais je vous vois ; mais l'Être suprême a comblé mon espoir & prévenu mes vœux ! Il m'a rendu en un seul jour & mes amis & mon épouse !.... Que puis-je encore désirer ? Que puis-je... O Dieu ! Ta bonté a passé mes espérances ! »

MILORD WELLY termina ainsi son récit, & tout le monde admira cet enchaînement de circonstances qui toutes tendaient au même but. Il serait incroyable en effet qu'un vaisseau corsaire fût attaqué par un vaisseau Anglais faisant route pour une Isle ;

III. Partie.

K

que d'un autre côté, une faible pirogue conduisît des personnages intéressés, justement dans cette même isle où vient d'aborder leur ami, si l'on ne savait qu'il est des êtres vraiment destinés à courir les aventures; qu'ils sont quelquefois si singulièrement secondés par le hasard..... Que dis-je! le hasard! Peut-on méconnaître la protection, la main visible d'un Être souverain qui guide le malheureux, console le faible, & donne un père à l'orphelin!..... Il arrive tant d'événemens dans le cours de la vie, tant de révolutions dans une grande multitude, que, si l'on connaissait les aventures de tous les hommes, si l'on pouvait se procurer des preuves des choses qui paraissent les plus incroyables, tout serait vrai, il n'y aurait point de romans.

MILORD ayant fini de parler, Fanfan raconta tout ce qui lui était arrivé depuis sa séparation d'avec son cher protecteur, & son récit, qui faisait nécessairement suite à celui de

Milord , fut continué par le comte d'Oresty. Tout le monde s'extasia sur le courage & l'intrépidité du vieillard français: l'époux de Jenny l'embrassa , le remercia tendrement de lui avoir conservé ses chers élèves & sauvé son épouse. Il promit , ainsi que lui , aux deux sauvages Caïciens , de ne jamais les abandonner. Chacun versait des larmes , chacun était attendri : le généreux Gouverneur se félicitait de cette espèce de point de réunion que la Providence avait marqué dans son isle , qui , dans cette occasion , justifiait son nom.

Il ne restait plus que Jenny dont les aventures piquantes devaient intéresser tout le monde & particulièrement Milord. Elle en commençait le récit , lorsqu'on vint avertir les convives que l'on allait mettre à la voile ; que les vents favorables engageaient le Pilote à lever l'ancre , que les vaisseaux enfin étaient alestés , chargés & prêts à appareiller. Il fallut que Milord partît. Comme il ne vou-

lait point exposer ses amis aux hasards d'une pareille entreprise , il confia au Chevalier Corpley , Jenny , Fanfan , Lolotte & les deux Kerbadiens. Pour le Comte d'Oresty , malgré son grand âge , il voulut l'accompagner dans cette expédition. Il avait le prix de ses travaux , disait-il , il était tranquille sur le sort de ceux qu'il avait sauvés , peu lui importait de mourir : la vie ne lui était plus si précieuse , puisqu'elle ne pouvait plus être utile à personne. Il voulait en consacrer les restes à se venger , à venger Jenny , ses jeunes amis , & sauver les jours de Milord , s'il le pouvait , aux dépens des siens mêmes. Ce dernier s'opposa en vain à sa prière : il fallut lui céder. Qu'elle fut touchante , la séparation de tous ces infortunés ! Que de larmes furent versées des deux côtés ! Ceux qui restaient conduisirent Milord & le Comte jusqu'au port. Ils les virent s'embarquer & suivirent leur petite flotte , composée de trois vaisseaux , tant loin que leurs yeux purent la distinguer en mer.

7

LAISSONS donc Milady Welly & nos Héros se reposer de leurs fatigues chez le Gouverneur de l'isle de la Providence, & suivons Milord dans son expédition? Attaquons avec lui l'odieuse Colonie Baytienne & tâchons de remporter la victoire?

CHAPITRE IX.

Bataille ; Retour ; Embarquement.

IL semblait que le Ciel favorisait cette entreprise : la traversée fut des plus heureuses , & au bout de deux jours , la petite flotte , guidée par les six prisonniers Baytiens , arriva , vers minuit , devant San-Verrado , où tout le monde était déjà plongé dans le plus profond sommeil. Les sentinelles seules , veillaient devant les palissades , pour empêcher que personne ne montât sur la jettée & n'entrât dans les vaisseaux. Il y avait sur la tour un fanal qui se voyait de très-loin : piège perfide pour attirer les vaisseaux & les retenir.

AVANT d'y arriver , Milord détacha dans une chaloupe les six Verradiens auxquels il promit la liberté & une

forte récompense s'ils entraient dans ses projets. Ceux-ci, préférant les biens qui leur étaient offerts à ceux qu'ils pouvaient espérer en servant sous Don Lescar, promirent tout & tinrent leur parole. En conséquence, ils entrent dans le port, se font connaître aux sentinelles qui leur ouvrent les palissades, &, par des faux récits de leurs aventures, amusent toute la garde attroupée autour d'eux. A l'instant Milord & le Comte à la tête de trois cents hommes seulement, descendent & fondent sur les gardes-port, qu'ils ont massacrés avant qu'ils aient le tems de siffler & de se défendre. Un seul cependant s'était échappé; il court soudain dans la ville, sonne l'alarme, & réveille les habitans qui, tous endormis, ne savent ce qu'on leur veut, ni quels ennemis ils ont à combattre. Les Anglais, répandus dans les rues, égorgent les Verradiens à mesure qu'ils sortent de leurs maisons. Bientôt des brandons enflammés mettent le feu aux quatre coins de la ville; Don Lescar, étonné,

foudroyé de cette attaque subite, rassemble à la hâte environ deux cents hommes & se met en devoir de repousser les assiégeans. Il s'avance en ordre , & le combat s'engageant , le carnage devient horrible !

D'UN côté les Anglais armés d'épées & de sabres, de l'autre les Verradiens se défendant vigoureusement avec d'énormes massues de *bambou*, chargées de nœuds & d'environ six pouces de diamètre sur cinq pieds de long (1). Tous animés par la rage

(1) Les bamboux dont il est ici question , n'étaient pas ces jolis & faux bamboux que nos petits maîtres achètent au Palais Royal, & qui ne leur servent qu'à éborgner les passans.

LE bambou qui croît dans les Isles où il n'est pas fort commun, n'est point creux comme les bamboux épineux de l'isthme de l'Amérique, ni ceux qu'on trouve dans les Indes orientales. Il s'élève jusqu'à quarante pieds de hauteur, avec une grosseur proportionnée. Le tronc a, de distance en distance, des nœuds qui contiendroient douze à quinze pintes de liqueur. Sa feuille ressemble assez à celle du sureau.

& la fureur !.. Quelle bataille ils devaient livrer !

CEPENDANT les assiégés , peu faits au combat , énervés par la paresse & le plaisir , succombèrent les premiers. Pour achever de les réduire , cent hommes , qui étaient restés dans les vaisseaux , bombardaient la ville & rasaient la citadelle , dont la construction n'était pas des plus solides.

DANS le fort de la mêlée , Don Lescar ayant reconnu le Comte d'Oresty , devint furieux : Traître , s'écria-t-il ! je vais te punir de tes perfidies... meurs , vil ennemi !... -- Barbare , s'écrie Milord , en se jettant au devant de son ami , tu n'en as pas d'autre que moi ! Reconnais Milord Welly : -- Toi ? -- moi-même ! -- je suis déjà vengé , j'ai fait égorger la mère de tes deux élèves.

MILORD , à ces mots reste interdit : il ne se rappelait aucune circonstance relative à cela , dans le récit de Fanfan ,

puisque celui-ci ignorait lui-même que Don Lescar connaissait sa famille. Il était clair que ce Gouverneur savait le secret de la naissance des deux Anglais. L'immolera-t-il ? non : non il cherche à lui conserver la vie , à le faire prisonnier , pour tirer de sa bouche des détails qu'il croit beaucoup plus satisfaisans. Amis , s'écrie - t - il aux siens ! épargnez le Gouverneur ? faisissez-le si vous pouvez ?

Ses ordres furent exécutés, & les Anglais ayant remporté la victoire, le fier Ribeira fut traîné, bouillant de rage & garrotté, aux pieds de l'époux de Jenny.

MILORD ne perdit que vingt hommes dans cette expédition & tailla en pièces plus de trois cents Verradiens tant hommes que femmes ; car ces dernières, armées de bamboux & de bâtons, s'étaient jettées dans la mêlée pour défendre leurs époux. Le reste des habitans, ayant demandé quartier, les chefs Anglais firent cesser le car-

nage, arrêter les progrès du feu , & renfermer les prisonniers dans le Palais de Don Lescar , où ils furent gardés à vue.

Ce soin rempli , Milord se hâta de voler à la prison pour en tirer les malheureuses femmes qui y languissaient. Il en trouva cent trente , dont cinquante perdirent la vie en revoyant la lumière.

Le jour vint cependant éclairer les dévastres de la nuit. Milord , satisfait de son expédition , veut s'embarquer avec ses prisonniers : il se rend donc au Port dans ce dessein ; mais... ô surprise ! pas un seul vaisseau dans le Bassin , pas une seule chaloupe !... Les cent hommes qu'il avait laissés sur sa petite flotte , en étant sortis pour se répandre dans la ville & secourir les Anglais , les traîtres Verradiens avaient saisi ce moment pour incendier tous les bâtimens , tant les leurs propres que ceux de leurs ennemis.

MILORD avait bien entendu le fracas épouvantable qu'avaient produit en sautant les magasins à poudre : il avait bien vu les cieux rougis du reflet des flammes ; mais dans le désordre , dans le fort du combat , il avait attribué tout cela à l'incendie de la ville qui faisait des progrès rapides. En effet , ces feux se confondant , il était difficile au milieu d'un embrasement , d'en soupçonner un autre qui se passait à une demi-lieue & sur mer.

QUELLE est sa douleur ! quelles sont ses inquiétudes ! plus de vaisseaux pour retourner à la Providence ? il faut rester dans une Isle sauvage , sans abri , sans tout ce qui est nécessaire pour loger & nourrir quatre cents hommes des siens & environ trois cents prisonniers ! Que faire !... Il avait bien des charpentiers : ils pouvaient construire un vaisseau ; mais il en fallait plusieurs pour transporter une si grande multitude. C'était pourtant le seul parti qu'il y avait à prendre.

MILORD fit donc chercher dans les
maisons

maisons sauvées des flammes , des cables , des toiles , des outils , en un mot , ce qui était indispensablement nécessaire à ses ouvriers. Il fallut se contenter de ce que l'on trouva. Les charpentiers travaillèrent sans relâche pendant trois mois & lancèrent à la mer deux petits bâtimens qui ne méritaient pas le nom de vaisseaux , n'ayant que très-peu d'agrès. Ils pouvaient plutôt passer pour de grandes barques , ou des bateaux plats.

COMME cela était insuffisant pour toute sa suite , Milord laissa dans l'Isle deux cents hommes pour garder les prisonniers , & n'emmena avec lui que le reste de ses troupes , les quatre-vingt femmes qui restaient de cent trente retirées des prisons & Don Lescar de Ribéïra.

PENDANT son séjour à San-Verrado , Milord pensait souvent à l'inquiétude où devaient être plongés Jenny & tous ses amis. Il ne pouvait pas leur donner de ses nouvelles , puisqu'il n'a-

vait point de vaisseau. Ces réflexions le jetaient quelquefois dans une mélancolie d'où le Comte d'Oresty avait beaucoup de peine à le tirer.

UN jour qu'ils visitaient tous deux les maisons des insulaires, guidés par un prisonnier, celui-ci leur montra la maison où demeurait Georges Blak. Milord curieux d'examiner les effets qui avaient appartenu à ce chef de pirates, y monta soudain. Le voilà, lui & son ami, à feuilleter les papiers, à retourner les bijoux, & à lire au hasard tout ce qui lui tombait sous la main. Que devient-il à la lecture de ce billet ?

« O ma chère Adelina ! pourquoi
» suis-je forcé à tromper le meilleur
» des pères ! Pourquoi l'amour arrache-t-il des larmes à la nature ? Il
» croit que je me suis embarqué pour
» voyager ! il croit que je n'existe
» plus !... Il me pleure !... Père sensible & respectable ! pourquoi l'ambition t'a-t-elle aveuglé... Tu n'as

» qu'un fils ! Tu veux le sacrifier à
 » l'intérêt, à l'orgueil d'un grand
 » nom... il n'a pas osé t'avouer son
 » amour... Il n'a pas craint de te
 » nommer son épouse !... Les vertus
 » ne sont-elles pas des titres de no-
 » blese ! Les qualités du cœur ne
 » sont-elles pas des trésors inestima-
 » bles ! Que dis-je ! ces discours pa-
 » raîtraient vains & ridicules aux yeux
 » du monde ! ô mon épouse, ô mon
 » Adelina ! que n'ai-je pu !... Mais il
 » me pleure, ma chère, il me pleure,
 » ce bon père !... Mon valet de
 » chambre... je t'expliquerai tout
 » cela... ne crains plus pour mes
 » jours, ils sont en sûreté. Le traître
 » Lord est puni, mes blessures sont
 » fermées.... pars toujours. Je puis
 » te confier à des mains sûres. Ton
 » père, Derly t'accompagnent... tu
 » emmènes tes enfans : je vous re-
 » trouverai tous à Charle's-Town ;
 » j'embrasserai ma Lolotte, mon Fan-
 » fan ! qu'ils sont jeunes pour entre-
 » prendre un tel voyage !... Adieu :
 » embarque-toi sans inquiétude, &

» songe que la mort seule peut em-
» pêcher ton époux de voler dans tes
» bras !...

QUELLE lecture intéressante pour l'instituteur des enfans d'Adelina !... quelles sensations il éprouve !... il relit cent fois cette lettre : elle n'est point signée ; mais il croit connaître l'écriture , il la connaît, elle est d'un de ses amis , mais lequel ?... son esprit flotte entre mille idées qui toutes se détruisent. Il compare ce billet avec celui qu'il a trouvé sur le corps de Derly. Ils partent de la même main à les examiner de près , mais ce dernier est si macéré , les caractères en sont si dénaturés qu'il est presque impossible de s'y reconnaître !

UNE boëte à portrait frappe sa vue : il l'ouvre : c'est une femme , la même dont il a les traits si effacés dans la boëte d'or de Derly !... mais celle-ci est jeune & belle. Elle tient deux enfans entre ses bras , c'est Lolotte ! c'est Fanfan ! Ils vivent , ils respirent dans

cette touchante image. Qu'ils étaient beaux à cet âge ! Lolotte est tout le portrait de sa mère ! Fanfan plus mâle , plus majestueux , pour ainsi dire , fait un château de cartes sur lequel est écrit : *telle est la vie !* Quelle devise ! qu'elle est vraie !... tout est animé dans cette intéressante miniature !... Le nom du Peintre est inscrit sur le cadre. C'est une jeune Française ! quel talent ! les Académies étrangères lui ont ouvert leurs portes... Milord la connaît ; il en a entendu parler à Londres. Aussi trouve-t-il cette peinture excellente , elle lui retrace ses deux aimables enfans & leur mère !... Quelle découverte !

MILORD & le Comte d'Oresty ne doutent plus qu'ils ne parviennent à trouver les parens de leurs jeunes amis. Avec de telles indices leur recherche est certaine ; ils emportent le tout , & sentent l'espérance ranimer leurs cœurs généreux !...

CEPENDANT Don Lescar se vantait

d'avoir immolé la malheureuse Adelina; il la connaissait donc ?... Quelles inquiétudes pour nos sensibles Anglais !... Ce farouche Gouverneur avait refusé de dire ce qu'il savait de la naissance de Fanfan & Lolotte pendant les trois mois de séjour de Milord à San-Ver-rado. En vain celui-ci l'avait-il prié , conjuré , menacé. Don Lescar était resté inébranlable. Il s'était toujours tu , dans le dessein d'inquiéter son ennemi. Mais , dans le vaisseau , la crainte d'être jetté à la mer lui fit tout avouer. Il remit à Milord la lettre d'Adelina , que les jeunes gens lui avaient confiée à leur arrivée dans son île , & confessa qu'il avait envoyé en Angleterre un nommé *Livedo* , avec ordre de l'assassiner s'il pouvait la rencontrer. « Ce n'était , je l'avoue , que pour vous affliger , Milord , continua-t-il , que je vous disais , la nuit du combat , qu'Adelina n'était plus. Je ne pouvais pas savoir alors le succès de cette entreprise , puisque mon agent n'était parti de mon Royaume que sept jours avant votre arrivée. Quoi qu'il

en soit, craignez tout pour elle. Livedo est extrêmement adroit ; il est presque sûr qu'il réussira dans la recherche ».

MILORD à ce discours sentit la terreur se dissiper un peu dans son ame. Quelqu'étonnante que fût l'adresse que Don Lescar attribuait à ce Livedo, il lui paraissait incroyable qu'un homme pût découvrir dans un Royaume entier une femme qu'il n'a jamais vue. Il fit néanmoins les plus vifs reproches au cruel Espagnol, & l'ayant fait descendre à la cale, il attendit son retour dans l'Isle de la Providence pour tirer de ce scélérat une vengeance exemplaire.

APRÈS deux jours de voyage, il arriva enfin chez le Chevalier Corpley, qui, sur le récit de sa victoire, lui rendit tous les hommages que méritait une semblable expédition. Les braves soldats qui l'accompagnaient furent récompensés généreusement, ainsi que les six Verradiens qui avaient été les délateurs de leurs compatriotes ;

mais comme on ne leur avait promis que de l'argent & la liberté de quitter la Colonie, le Chevalier Corpley les renvoya avec Don Lescar, & les trois cents prisonniers que l'on fut chercher à San-Verrado, au Gouverneur de l'Isle Espagnole de Saint-Domingue, sous prétexte de les faire reconduire dans leur patrie. Ce Gouverneur, au lieu de reconnaître les bons procédés du Chevalier, trouva mauvais que des Anglais, des alliés ayent osé, sans son aveu, combattre & tailler en pièces des Espagnols. Il en porta des plaintes à la Cour d'Espagne, qui en demanda raison à sa Majesté Britannique; en sorte que cette affaire, au lieu d'honorer les vainqueurs, attira par la suite des disgraces fâcheuses au Chevalier Corpley & à Milord Welly. Mais revenons à ce dernier.

On peut juger avec quelle allégresse il embrassa son épouse & tous ses amis. Ceux-ci allarmés d'une absence de trois mois, commençaient à craindre pour ses jours; mais ils le revoyaient,

mais ils le ferraient dans leurs bras ,
& tout chagrin était banni.

LE Chevalier , qui aimait beaucoup les fêtes , en donna , quelque tems après , une superbe , où furent admis les quatre cents soldats , compagnons de Milord , & les quatre-vingt prisonnières de San-Verrado , ce qui faisait en tout quatre cent quatre-vingt-huit personnes. Spectacle vraiment intéressant ! Réunion de héros & d'illustres infortunés qui faisait honneur au cœur du Chevalier Corpley.

On se rappellera que le vaisseau qui sauva Milord Welly des mains des compagnons de Georges Blak portait des lettres de rappel pour le Gouverneur de l'Isle de la Providence. Celui-ci , après avoir remis le timon des affaires entre les mains d'un de ses Ministres désigné par son Roi pour lui succéder , équippa un vaisseau bon voilier , & s'embarqua pour les Isles Britanniques avec le Comte d'Oresty , Milord & Milady Welly , Lolotte &

Fanfan , Jerwik & les deux Sauvages Caïciens. Quant aux belles prisonnières quelques-unes se fixèrent dans l'Isle , & les autres retournèrent sur différens vaisseaux , chacune dans leur patrie.

QUELLE félicité pour tous nos héros !.. Ils se flattèrent que le sort , las de les persécuter , allait enfin leur sourire. Lolotte & Fanfan étaient heureux ; ils avaient avec eux tout ce qu'ils chérissaient ; ils allaient vivre dans leur patrie , sous la conduite de leur protecteur , avec Jenny , Jerwik & le Chevalier Corpley qu'ils chérissaient tendrement. Quel avenir heureux !

AINSI la Providence , qui veille sur tous les êtres délaissés , avait fait trouver à Fanfan & à Lolotte successivement un père , un fidèle serviteur , un vieillard généreux & sensible , une belle captive qui leur tenait lieu de mère , deux Sauvages intéressans comme eux ; enfin , un ami sage , vertueux & éclairé. Ces huit infortunés , unis par

les chaînes de la plus douce amitié ,
 formaient un corps qu'une seule ame
 animait. La piété , la sagesse , la
 prudence étaient des vertus communes
 à tous : tous étaient faits pour s'aimer.

CEPENDANT le cours de leurs mal-
 heurs n'était pas terminé. Nous allons
 les voir revenir à Londres , où ils sont
 attendus par des chagrins bien diffé-
 rens de ceux qu'ils ont éprouvés jusqu'à
 présent. Ils n'auront plus les besoins
 à craindre , mais la calomnie. Ils vi-
 vront en société , & regretteront la
 solitude. Ils ne jouiront plus de ce
 calme , de cette quiétude de l'ame
 que leur procurait , dans leur Isle ,
 la paix & la pratique des devoirs. Ils
 vont connaître mieux ces hommes
 après lesquels ils ont tant soupiré ! O
 Lolotte ! ô Fanfan ! ô mes intéressans
 héros que d'assauts votre innocence va
 essuyer !... Mais ne prévenons point
 nos Lecteurs sur les incidens qu'ils
 vont rencontrer dans la quatrième
 Partie de cet Ouvrage. Ils ont voyagé
 avec moi dans les Isles Américaines ;

ramenons-les à Londres ; suivons avec eux les aventures des élèves de Milord. Eh ! puissent ces infortunés leur inspirer autant d'intérêt que j'en ai pris moi même à eux en écrivant leur histoire !

Fin de la troisième Partie.



T A B L E

DES CHAPITRES

Contenus dans cette troisième Partie.

S O M M A I R E.

CE QUI ARRIVA A LOLOTTE ET
FANFAN APRÈS LEUR SORTIE
DE L'ISLE INCONNUE.

CHAPITRE PREMIER.

NOUVELLES douleurs ; l'Embar-
quement ; la Colonie Baïtienne ;
page 5

CHAP. II. *La Mère infortunée ; la
Vengeance ; la Promenade ,* 27

CHAP. III. *Le petit Vieillard ; Mœurs
de la Colonie Baïtienne ; le rendez-
vous ,* 46

CHAP. IV. *La Séparation ; les Ca-*
chots ; la Belle Captive , 65

CHAP. V. *Le Revenant ; les Palis-*
fades ; l'Evasion , 86

CHAP. VI. *Filoli & Mioco , Anec-*
dote Caïcienne , 106

CHAP. VII. *L'Hymen ; la Trahison ;*
l'Abordage , 130

CHAP. VIII. *Les Reconnaissances ; la*
Fond-de-cale ; la Flotte , 152

CHAP. IX. *Bataille ; Retour ; Em-*
barquement , 174

Fin de la Table de la troisième
Partie.

